

mimo.blog

**Privé**  
par Mimo

## Prologue

*Nul parmi les Immortels  
ne peut t'échapper,  
nul parmi les hommes éphémères,  
et qui te possède a perdu la raison...  
Antigone*

Elle est étendue sur le sol, les bras en croix. Le postulat a duré deux ans, le noviciat autant. Mère Supérieure a le visage sombre de ses plus grands échecs. Dieu la voulait, il l'aurait. N'a-t-elle pas fait vœu d'obéissance ? Ce qui plaisait au Père lui suffisait. L'affligeait cependant de ne pas avoir percé le mystère. Qui est-elle ? D'où venait-elle ? Surtout, pourquoi ? Seul, peut-être, l'aumônier le savait. Jamais il ne parlerait. Secret du confessionnal. Que n'aurait-elle donné pour entendre sa confession. Elle se rappela, toute petite, l'attente. L'odeur d'encens. Que dire ? Que lancer en pâture à l'indifférence de ces hommes qui écoutent sans sourciller les péchés d'impureté de vieilles dames édentées ? Quel âge avait-elle lorsqu'elle se sentit obligée, afin de les contenter, d'accuser de plus gros péchés ? La cérémonie avançait. Elle prononça hâtivement le premier puis le second vœu. La continence parfaite. La pauvreté. Au moment de prononcer le troisième, l'obéissance, sa voix faiblit. Ce mal ne l'abandonnerait donc jamais.

Il allait lui passer l'anneau au doigt. Elle retira la main. Il s'en émut, ne s'en étonna pas. Lui revint Stendhal : « Serions-nous amoureux si nous n'avions jamais lu de romans d'amour ? »

Serions-nous heureux si nous n'avions jamais été amoureux ?

« Mère Supérieure ?

- Silence, jeune homme !

- (...) »

La femme, imposante, sûre d'elle, que j'avais devant moi, reprit son monologue: « Où en étais-je ? Ah oui ! Elle nous est venue un triste matin d'une de ces journées sans saison. Simplement. J'entends encore le faible martèlement de son poing sur la porte de l'entrée principale. J'ai l'habitude, vous savez. Il en vient quelques-unes comme elle chaque année. Nous les sœurs, Dieu nous a donné des yeux pour entendre et des oreilles pour voir. Ce matin-là, j'astiquais le plancher tout près. Monsieur l'aumônier allait venir. Tout devait être impeccable. La propreté du lieu lui semble plus agréable que nos prières. Qu'ont donc les hommes à croire qu'ils renforcent notre foi en pénétrant de temps à autre dans notre sanctuaire ?

- Hélas, osais-je murmurer. »

Je m'étais résolu à interrompre Mère Supérieure. On m'avait prévenu. Si je la laissais aller, je ne saurais jamais ce que j'étais venu savoir. Les deux dernières phrases avaient été dites avec une telle finesse. Se pourrait-il que ? Non. Après tout, j'étais devant une servante de Dieu.

« Ne m'interrompez pas, me répliqua-t-elle sèchement. »

Elle se ressaisit, chercha un bref instant le mince fil de ses propos que je venais de rompre, le trouva, puis me dit d'un ton entendu : « j'ai tout de suite senti que quelque chose n'allait pas. J'allai vite ouvrir la porte. La tristesse s'engouffra dans notre Couvent. J'en tremble encore. D'où venait-elle ?

- Bonjour ma sœur, me dit-elle faiblement. Est-ce ici le refuge des âmes perdues ? »

Mère Supérieure raconta qu'un lourd silence s'imposa. Elle me dit avoir senti une douleur envahir sa poitrine. Je compris que son propre malheur - un vécu sans doute lointain -, s'éveillait chaque fois que se pointait le malheur des autres.

« Combien encore, Seigneur, nous en enverras-tu ? ajouta-t-elle, comme pour elle-même.

- Pardon ?

- Rien, jeune homme. Je vous ai dit de ne pas m'interrompre. »

Je baissai la tête par déférence. Heureusement, j'avais appris les bonnes manières. Je vis son visage s'apaiser. Il n'était surtout pas question qu'elle se méfie de moi. La famille qui m'avait engagé pour connaître la vérité ne me le pardonnerait pas. Je pris une attitude d'écoute respectueuse, résolu à ne plus interrompre Mère Supérieure. Elle se remit à parler. « J'avais le malheur juste devant moi et la tristesse se faisait insistante. Que pouvais-je faire ? Je l'invitai à entrer. Elle esquissa un faible sourire gêné. Peut-être avait-elle peur que je la repousse. Il est pourtant de notoriété que nous recevons, sans poser de

questions, toutes celles qui souhaitent se retirer du monde. C'est la règle ici. Elle nous a été imposée par la fondatrice de la communauté, il y a de cela... »

Mère Supérieure se tut abruptement. Peut-être avait-elle lu mon impatience derrière le sourire poli que je m'efforçais de lui présenter. Elle ne m'en fit pourtant pas reproche. Enfin, un peu tout de même, comme elle le laissa finement deviner.

« Je parle, mais je n'oublie pas. Ainsi vous connaissiez sœur Marie Léonide ? Vous devez alors savoir qu'elle avait pris pour nom religieux celui de sa grand-mère. Je crois qu'elle cherchait dans son passé une raison d'espérer. On en vient tous là. »

Je demeurai impassible. Pourtant ce sursaut d'humanité m'avait profondément touché. Qu'elle peine l'avait donc poussée à vouloir se faire épouse ? Et quel est ce Mari abuseur qui couche ainsi avec le malheur d'une femme ?

« Enfin, poursuivit en soupirant Mère Supérieure, je me rappelle l'avoir accompagnée jusqu'à une cellule qu'elle me dit trouver fort luxueuse. Il n'y a pourtant, dans toutes nos cellules, qu'un lit simple, un prie-Dieu et une commode rustique. Je crois bien qu'elle voulait faire vœu d'abnégation. »

Je notai, non sans surprise, cette pointe d'ironie. Peut-être, après tout, m'étais-je trompé sur cette femme. Peut-être conservait-elle en elle quelque réserve du temps où elle riait de bon cœur de l'humour un peu trop facile de son amant.

« Elle n'avait rien, ajouta-t-elle, sinon les vêtements qu'elle portait. Je lui expliquai que dans la commode se trouvait un habit de novice qu'elle n'était pas obligée de mettre. Elle se dévêtit aussitôt. Ce qu'elle était maigre ! Elle flottait dans l'habit. Depuis quand n'avait-elle pas mangé ? Je lui montrai le réfectoire, puis la Chapelle. Elle me demanda de l'y laisser seule. Était-ce pour prier ? J'en doute. Voyez-vous, jeune homme, je crois bien que certaines personnes se plaisent à se recueillir devant leur propre dépouille. On ne sait plus trop si c'est le désir qui leur est d'un mortel ennui ou si c'est leur âme qui veille à ce que leur corps s'endorme au désir de peur de souffrir à nouveau. »

Quelle femme ! Me dis-je. Comment a-t-elle pu gaspiller ainsi sa vie à s'enfermer avec sa peine et celle des autres.

« Savez-vous jeune homme, me demanda-t-elle en plantant son regard scrutateur dans mes yeux, quel mal insidieux l'amour peut parfois distiller dans nos veines ? »

Cette affirmation me surprit. Je m'apprêtais malhabilement à m'y objecter lorsque, heureusement pour moi, Mère Supérieure reprit son monologue.

« Dieu, dans sa grande bonté, m'en a prémuni. Il semble bien, par contre, que sœur Marie Léonide en était atteinte. Ce devait être pénible chaque fois

qu'elle était amoureuse. Elle a cru qu'en barricadant son cœur au Couvent, elle serait à l'abri. L'Église ne peut tout de même pas cautionner... »

Est-ce mon imagination qui fit le reste ou le frisson que je ressentis alors ne venait-il pas du froid glacial qui balaya soudain l'espace de sa foi ? Elle se ressaisit, puis me lança une question qui me surprit. « Connaissez-vous les fourmis charpentières, bien connues pour causer des dommages aux structures en bois ? Un jour, notre homme à tout faire est venu en catastrophe m'avertir qu'elles avaient envahi le petit appendice où l'on rangeait les outils du jardinier. Quelques jours de plus et le Couvent en aurait été infesté à son tour. »

Un silence, surgi d'un recoin, monta jusqu'à nous sans avertir. Il avait presque engourdi mon esprit et sans doute celui de Mère Supérieure lorsqu'elle se décida à le chasser et à reprendre son monologue. « Cela commença par des maux de tête. Elle s'en plaignait rarement, mais on voyait bien qu'elle en souffrait. Puis ce furent les maux de dos. Elle demeurait parfois des heures debout dans la noirceur. Un jour, je la trouvai étendue, souffrante, sur son lit. Ce ne fut plus bien long. Quelques jours à peine. De deux maux, elle croyait avoir choisi le moindre. Il est vrai qu'on ne sent pas s'insinuer ces petites bestioles qui infestent l'âme plus sûrement que les fourmis une charpente. Savez-vous quel est leur aliment préféré ?

- Non, Révérende Mère. »

La flatterie est une arme de séduction terrible lorsqu'elle est maniée avec doigté. Je vis son sourire se retenir. Il y a tout de même des limites qu'elle ne se permettrait jamais de franchir.

« Les nœuds. Prions pour son âme, mon fils. »

Je quittai le couvent penaud. Je n'arrivais pas à comprendre.

Tout semblait si limpide dans l'esprit de cette femme de Dieu. Pourtant, rien ne convainquait la logique qui revêt mon esprit depuis la toute première fois où l'on m'y a emmaillotté, tout en enfonçant une tétine que je n'avais jamais vue venir. J'errai dans la campagne environnante. Était-ce pour réfléchir à ce que j'avais entendu ou était-ce une autre de ces décisions qui me valurent plusieurs fois la rencontre du hasard ? Mes pieds me portèrent jusqu'à une croisée de chemins. Devant moi s'élevait un Christ en croix naïf. Je le toisai du regard. Il avait un air triste. Je le défiai. L'association avec le Couvent me le rendait suspect. Par association... Je ris intérieurement de cette pensée saugrenue. J'eus presque la certitude qu'il allait me dévoiler un terrible secret. L'art populaire m'a toujours semblé la plus belle expression brute de l'âme. Soudain, je devais être si absorbé que je ne l'entendis pas venir, une voix me fit sursauter.

- Croyez-vous en Dieu ?

Je me retournai. Une femme toute petite, d'un âge indéfinissable. D'où venait-elle ?

- Seulement le dimanche, lui répondis-je.

Elle me sourit. Est-ce don chez moi ? Je sentis que je lui étais sympathique.

- Ainsi vous sortez du Couvent, me dit-elle. J'y ai vécu longtemps. Savez-vous à quel point on peut résister au froid ?

Le Couvent n'était certes pas l'endroit le plus chaleureux. Je mourrais d'envie de lui demander si elle avait connu sœur Marie-Léonide. Je me retins. Quel métier que celui qui force à ne jamais demander directement ce que l'on veut savoir !

- Toutes ne l'ont pas quitté comme vous, dis-je.

- On meurt tous un jour ou l'autre, si c'est ce que vous voulez dire.

Sa perspicacité m'intrigua. Je la regardai plus attentivement.

- Ainsi vous avez connu sœur Marie-Léonide.

- Si vous parlez de cette jeune femme qui nous vaut votre présence ici, oui je l'ai connue. Elle s'était lourdement trompée. On peut fuir le monde, on ne peut pas se fuir soi-même.

Elle se tut. J'attendis, feignant d'être absorbé par le Christ en croix. J'étais en vérité à la fois séduit et étonné. Le ton de déférence qu'elle avait délibérément choisi de prendre était d'une subtilité. Ainsi savait-elle ce que j'étais. Mon étonnement venait de cette critique, si directe, qu'elle se permit. Même son silence me sembla étudié. Elle le garda auprès d'elle tout juste le temps qu'il fallut pour qu'un doute se mette à planer au-dessus de nous. Le temps se couvrit.

Jugeant sans doute que son silence avait atteint son but, elle le rompit : « Le Monde que j'ai quitté ne souffre d'aucune exception. La règle est la même pour toutes. »

Je me remémorai les paroles de Mère Supérieure. J'avais pourtant peine à croire que celle-ci ait pu laisser la règle obscurcir son jugement.

- Se peut-il que...

- Vous faites allusion à Mère Supérieure ? Une femme d'un grand jugement. Trop grand pour un si petit endroit. Elle doit avoir ses raisons. La religion soigne l'âme, non le corps. La médecine soigne le corps, non l'âme. Qu'y pouvons-nous ? Le mal était déjà fait.

Ainsi, je me heurtai au même mur que dans le Couvent. C'était désespérant. Je tentai une autre approche.

- Pourquoi êtes-vous entrée au Couvent, si c'est pour en sortir.

Elle me sourit. « Voyez-vous, c'est un peu comme si l'on changeait de chambre. La première est celle des émotions, des sentiments. La seconde, celle de l'abnégation, de l'abandon. J'ai connu la possession psychique dans la première chambre. J'ai cru que la réponse à mes souffrances était l'enfermement. Il n'y a pas de poésie sans prose, pas de bonheur sans souffrance. Ce qui nous précède nous produit. Les sœurs ne sont pas des amantes de Dieu. C'est un mythe. Mais l'amour n'est-il pas autre chose qu'un mythe ? Mais peut-on vivre sans mythe ? Peut-on réellement faire fi des sentiments ? Peut-on refouler les émotions à ce point ? Aussi solitaire et isolée que je sois désormais, je ne pouvais me résigner à cette mort vivante. »

Décidément, à ce Couvent étaient associées des femmes déconcertantes. J'avais encore une fois l'impression d'aboutir à un cul-de-sac. Le silence qui s'insinua de nouveau entre nous ne fit rien pour me persuader du contraire. Devant sa persistance, je m'apprêtai à prendre congé d'elle. Elle se remit à parler : « Sœur Marie-Léonide était malade avant d'entrer au Couvent. En fait, elle avait renoncé à guérir. »

Enfin un indice. Si faible fut-il, je m'y accrochai comme à un artefact trouvé là où l'on s'y attend le moins. Je la relançai : « Nul ne sait quelle destinée l'attend. » Elle dut pourtant bien noter la banalité de mon propos. Elle ne le fit pas voir. Sans doute le sourire complice qui l'accompagnait me valut-il cette délicatesse de sa part.

« L'archéologie de l'âme requiert les mêmes techniques que l'archéologie du sol, me dit-elle. Vous devez d'abord connaître l'ensemble. Le problème, c'est que le sol où reposent les débris de l'âme est le même que celui de l'esprit. Peut-être devriez-vous chercher du côté des médecins de cette immatérialité qui nous fabrique parfois si mal. » Elle accompagna cette dernière suggestion d'un sourire qui se voulait la juste réplique, à ce moment, de l'acte qui se jouait entre nous.

Ainsi non seulement en savait-elle davantage sur moi que je ne l'avais soupçonné, mais elle comprenait même pourquoi je m'attardais ici. Devant ma passivité, son visage changea. J'ai désarçonné plus d'un témoin en leur faisant

sentir qu'ils en savaient beaucoup plus qu'ils ne se l'imaginaient eux-mêmes. Je cherchai à l'amener sur mon terrain : « Peut-être vous aura-t-elle... »

- Elle ne parlait pratiquement jamais. Elle ne faisait pas vœu de silence ; sa parole était en berne. Un jour, alors que nous marchions dans le jardin de la communauté, que nous nous attardions devant les tulipes, elle m'avoua que ses promenades le long du Canal, près de l'Université, lui avaient procuré de rares moments de paix intérieure. Puis elle ajouta : « Pourquoi les hommes qui nous désirent si ardemment deviennent-ils des impuissants émotifs dès qu'ils ont la certitude de nous posséder ? Est-ce indifférence ou arme fatale ? Comment le savoir ? Comment empêcher le doute de nous ronger ? »

Le coup porta. Je le reçus sans broncher. Du moins je le crus. Aussi imperceptiblement que je dus réagir, malgré moi, elle le vit.

- Est-ce la vérité sur cette femme où la vérité sur vous-même que vous recherchez ? Il est vrai que notre cerveau n'est pas une commode dont on peut ouvrir ou refermer les tiroirs à volonté.

Les chemins de l'esprit sont multiples, les carrefours encore plus nombreux. Elle avait compris que j'étais parvenu devant un miroir et que je n'étais pas parvenu au bout de ma peine. Nous prîmes congé. Je restai seul. Longtemps. Un souvenir me revint. La toute première fois que je la vis. Elle était derrière un comptoir. Les murs autour étaient jaunes. Quelle idée que cette couleur. Horrible. Un seul coup d'œil. Furtif. Quelque chose en moi fut en alerte. Quelque chose tenant de l'observation et de l'intuition. Je n'ai pas choisi ce qui m'habite. Je le vis. Je m'en inspire. Ce qui se déclencha alors dans mon esprit, si peu cela fut-il, enclencha tout le reste. Quelle est la limite entre les souvenirs que l'on a et ceux que l'on construit ? Je suis un fabricant de souvenirs. L'idée me plaît assez.

Comme chaque fois, j'étais devant un casse-tête. Celui-ci me semblait beaucoup plus coriace que les autres. Tout était en nuances. Moi qui suis daltonien ! Ce Christ en croix m'obsédait. La vit-il passer en ce matin brumeux où elle se dirigeait hâtivement vers le seuil de sa mort ? Encore une pensée saugrenue. Je me retournai. Personne. Peut-être qu'après tout personne n'était apparu. Peut-être avais-je tant voulu que ce soit simple que je m'étais créé un témoin de toutes pièces. Décidément, plus je réfléchissais, moins je parvenais à saisir ne fût-ce que le bout d'une des ficelles de cette intrigue.

Je récapitulai les faits : cette lettre, ou plutôt ce débris de lettre que sa mère m'avait remise :

« Un café, deux peut-être. Qui sait ?

Une heure, deux peut-être.

Peut-être plus. Qui sait ? »

Le vertige qui me prit alors, elle le sentit puisqu'elle m'offrit de m'asseoir et un thé. Le temps de l'infusion, j'apprends qu'ils ne l'ont pas revue depuis cinq



ans. Pas le moindre indice de l'endroit où elle pouvait être. Et ce fragment d'un vécu dont ils ne savaient rien non plus. Mais j'avais mes entrées. Personne ne sortait de cette ville sans que quelqu'un, quelque part, ne le sache. Sa photo dut passer par plus d'une centaine de mains. Pas les habituelles. Celles, justement, que l'on soupçonne le moins, trop habitué est-on à chercher la main qui prolonge le mobile. Plutôt des mains innocentes qui n'ont pour cela aucun motif de se retirer. Puis un homme la reconnut. Il l'avait laissée au cœur d'un lointain village. Pas jasante. Plutôt attristante. C'est le mot qui lui vint spontanément à l'esprit quand je lui demandai de me parler d'elle. Comme tous ses semblables maintenant, ce village était à peine peuplé. Un vieillard s'y berçait, seul. Il n'y voyait guère, cinq ans plus tard. Par chance, elle lui avait demandé la direction du Couvent. Il se souvenait de la grande tristesse qui la suivait comme son ombre. Les engrammes émotifs sont les peintures rupestres de notre mémoire.

Pourquoi était-elle disparue ? Ils voulaient savoir. Ils voulaient alléger cette lourde incertitude. Coupables par omission. Quels crimes avaient-ils donc commis ?

Que n'avais-je fait qui aurait pu nous rapprocher ? Je voulais comprendre. Ma quête serait longue, je le sentais.

Je me revis devant le comptoir, l'autre. Celui du nouvel accueil, beaucoup plus aéré. Une femme avait pris le relais. Cela s'était vite senti. Était-il demeuré derrière le comptoir, ce livre invisible que je lui avais offert ? Le son de la cloche du couvent me fit revenir à la réalité. L'heure des vêpres. Un souvenir survint. Il me rappela que je suis de cette génération qui a connu Dieu. Ou plutôt son rythme. Je n'ai toutefois pas fait matines bien que je me sois imaginé, comme beaucoup d'enfants d'alors, mais à peine dans mon cas, que je les ferais un jour.

Ce n'est pourtant pas pour être servante de Dieu qu'elle était accourue au Couvent. Même Mère Supérieure n'en était dupe. Il me fallait chercher ailleurs. Subitement, cela me frappa l'esprit.

Je sus ce que je devais faire.

L'homme surgit dans ce qui était l'unique café du village. J'y étais attablé depuis un certain temps. Il vint s'asseoir à ma table sans me demander la permission. Pourquoi se gênerait-il ? Un inconnu qui aborde un étranger, qui cela peut-il déranger ? Il se mit à parler. Propos usuels ; pluie, beau temps, et tutti quanti. Langage phatique, plus ou moins adroit, avant d'aboutir à l'essentiel. L'homme me présenta son histoire, assise à ses côtés. Je ne l'avais pas remarquée. On ne voit jamais l'histoire des autres avant qu'elle ne nous soit présentée. L'homme lui ordonna de tout raconter, depuis sa séparation. Elle, obéissante, se mit à parler. Difficile séparation. Tant d'années, tant de fils à arracher. Survient LA femme. J'ironisai intérieurement, pour ne pas la vexer, de cet excessif LA. Elle ne fut pas dupe de ce que je pensais, mais elle poursuivit sans le faire voir. Il en tombe éperdument amoureux. Elle, coup classique, vit l'abandon sans la séparation. Son homme ne veut plus l'aimer, ne veut pas plus la quitter. Bref, tous les ingrédients d'une peine d'amour. Il encaisse. A-t-il le choix ? Puis, alors qu'il ne l'attendait pas : une passion. Cinq ans qui passent en coup de vent, lequel finit par tourner. Quelque chose ne va plus. Est-ce son indépendance, son besoin de solitude ? Jamais pourtant elle ne lui avait fait le moindre reproche. Aurait-il dû se griser de savoir que l'on pouvait s'attacher à lui à ce point ? Il finit plutôt par décrocher. Les aimants s'attirent de leurs pôles opposés, les amants de pôles opposés s'épuisent à se repousser. Que lui réserve la destinée ? Il y a ces moments du temps qui se porte bien, ceux de l'Amérique poésie, de la Terrasse et des Plaines, celui d'une promenade le long du Fleuve, de la maison cubique, de la crème glacée et du Parc des Voiliers. Deux solitudes ne s'éloignent pas, elles se côtoient. Ce n'est pas très romantique, il en convient, dit-elle. Puis elle se tut. Voilà. L'homme se leva lentement et quitta le café. Son histoire était restée là, silencieuse comme toutes les histoires qui ne parlent jamais d'elles-mêmes. Il y en a tellement, assises bien poliment, dans les cafés, les bars, sur les bancs publics. Quand on leur demande de parler, après les présentations d'usage, elles se mettent à rougir. Mais elles parlent. C'est là leur destinée. Heureusement, pour cette part de moi qui me permet de vivre matériellement. Je leur en suis reconnaissant mais c'est mon vrai moi, le privé, plus sauvage, que je préfère vivre. Intérieurement.

Visiblement, l'homme la connaissait. En étais-je jaloux ? Peut-on être jaloux de la part de soi qui continue de rêver ? Qui n'est pas à la recherche du temps perdu ? Curieux tout de même que cette quête passe par la maladie du cœur. Pour certains êtres. En certaines conditions. Du moins j'aime à le croire, moi qui n'ai rien d'un héros. Elle, encore moins d'une héroïne. C'est peut-être beaucoup demander, le déséquilibre, la désillusion, l'incontrôlable douleur, pour une attirance, une pensée, une intimité, jamais complètement satisfaite, jamais toujours retrouvée. L'espérance est un acte de foi. Nous succombons à cette foi, si incertaine. Nous la chérissons. Nous la confondons, trop souvent, avec l'absolue réalité. Nous sommes de bien piètres alchimistes. Réalité et Absolu sont l'eau et le feu de notre existence. Je méditai ainsi un temps. Sur le court épisode qui venait de se produire, aussi. L'intrusion de l'homme dans cet unique Café du village le plus proche du Couvent, où je m'étais réfugié pour réfléchir, après l'heure des vêpres, ce que m'avait raconté son histoire, avait renforcé ma décision : j'allais la retrouver. J'allais combler ce trou de mémoire de ma propre histoire dont je m'étais jusqu'ici accommodé. On ne jette pas impunément l'absolu aux oubliettes. Sa véritable place est au cimetière ; là seul, il redevient réalité, poussière de nos fols espoirs.

Elle avait disparu de ma vie. Subitement. Cette veille-là, c'était un mercredi soir, nous avons marché dans le Musée, en silence, passant un long moment dans la salle des sculptures. Elle savait que j'aime la sculpture plus que tout autre forme d'art. Je lui avais raconté un rêve d'enfance, ou peut-être était-ce réminiscence d'une de ces émissions en noir et blanc qui prenaient le contrôle total, horizontal et vertical, de l'écran RCA que papa avait acheté en 1952. Peu importe. J'avais ce rêve en mémoire. Rien ne bougeait autour de moi, ni être, ni machine. J'étais seul à pouvoir me mouvoir dans ce monde de sculptures. Je ne paniquais pas. J'étais bien. La solitude est une sculpture. La plus belle des formes du silence. Elle l'avait compris. Nous n'étions jamais venus ensemble au Musée. Je lui avais souvent parlé du plaisir que me procurent mes visites le seul soir de la semaine où il est ouvert. Il y a peu de monde. J'y suis parfois le seul visiteur. C'était le Musée des Plaines. C'était, je l'ai réalisé par la suite, sa façon de me laisser complètement seul avec cette sculpture que nous aimions tant fréquenter. J'en étais amoureux. Elle n'avait dit que trois phrases. Elle a toujours été économe de ses mots : « As-tu remarqué que les sculptures ne se regardent jamais ? L'une d'elles pourrait partir que les autres ne le réaliseraient pas. Le saurais-tu si je partais ? » Je ne sus que répondre. Prit-elle mon silence pour un acquiescement ? Curieusement, j'avais ressenti un vide dès que nous nous étions quittés, peu après la fermeture. Elle venait rarement chez moi. Jamais toute une nuit. Qu'avais-je été pour elle ? Deux solitudes se côtoient. J'avais aimé à le croire toutes ces années. Je me rappelle ses réticences, mon approche lente, patiente. J'aime ce qui demande de la patience. Ça aussi, elle le savait. Ce qui

avait fait tout basculer, ce fut peut-être la fois où je lui avais proposé d'être notre guide : « Nous approchons de régions incertaines, les régions du cœur ; région de vallées encaissées, où s'écoulent d'impétueux torrents, à chaque printemps, qui pourraient tout emporter ; région de hautes montagnes, de pics, de refuges inaccessibles, le dépit nous y conduirait, ermites alors serions-nous de nos émotions ; région de plateaux, lieux calmes, isolés, où nous reprendrions notre souffle, où souffle parfois un vent dévastateur, saurions-nous y résister ? Deux sentiers s'offrent à nous ; si tu me prends la main, amie, je vais te suivre sur le premier sentier. Je serais étendu mille et une nuits de suite à tes côtés que je ne tenterais rien, sinon de ta propre tentation. Malgré la tentation. Si forte. Je te le jure. Solennellement. Si tu me prends la main, amour, je vais te suivre sur l'autre sentier, je serai ton amant, ton corps sera rivière, j'y plongerai jusqu'au fond, y caressant les formes du désir qui nous aura submergés, me reposant sur ta rive, riant avec toi de tant d'audaces. Choisis le sentier. L'un peut mener vers l'autre. L'autre, plus difficilement ; il faut savoir retourner sur ses pas. Pour ma part, je préfère le sentier qui commence par A. » Elle avait mis sa main dans la mienne, l'avait retirée aussitôt. Elle avait peur d'elle-même. « Autrefois, sur les îles grecques, m'expliqua-t-elle doucement, l'échelle était ce qui permettait de monter sur les bateaux, puis elle désigna, plus tard, par association, les ports où ils accostaient. Les échelles du Levant. Ce sont deux échelles que tu m'offres, pour monter ensemble, moi qui suis une grande solitaire. Mais j'aime tant la mer. » Sans doute pour faire un pied de nez au sérieux de ses propos, elle s'était mise à rire. Comme cette autre fois où je lui avais dit que si elle m'invitait chez elle, je serais aussi sage qu'elle. « Je t'écrirai, » fus sa réponse. Je m'étais trouvé un peu gauche, cette fois-là. Nous sommes si longtemps ce qui nous hante. J'ai peur de perdre mes moyens dès qu'une femme me plaît, depuis la première fois où j'ai eu le courage de proposer à une fille d'être son boy-friend. J'avais treize ans. Je les perdais aussitôt, mes moyens. Je me revois. Si volubile avant. Muet comme une carpe, dès notre seule sortie, après. Tellement qu'elle m'avait aussitôt laissé tomber. Elle était la meilleure amie de ma sœur qui m'en avait beaucoup voulu.

Tout en observant l'histoire du coin de l'œil, l'entrée du Café de l'autre, suspicieux, je savourais ma décision de la retrouver. Pas l'allongé. Il était exécration. Il me vint soudain à l'esprit que l'homme ne m'avait pas laissé lui présenter ma propre histoire. Plusieurs sont ainsi. Mon histoire ne les intéresse pas, ils m'imposent volontiers la leur, sans se demander s'ils me dérangent. Ils disent, pour la forme : « Je vous dérange ? » S'en offusqueraient-ils si je leur répondais oui ? C'est cousu de fil blanc. J'aime les lieux où il n'y a personne. Les autres chaises sont vides. Or on a appris aux adultes à ne pas parler aux chaises. Ils devraient pourtant, plutôt qu'à moi. Rien de plus écoutant qu'une chaise. Rien de plus discret non plus. Tandis que ce qui prolonge la chaise, en

l'occurrence moi dans ce cas d'espèce, peut tout ouïr puis tout dire. Pourtant c'est à moi qu'ils parlent. Tout petit, j'étais écoutant. Sage aussi. Adulte, je suis toujours écoutant. Plus sage. Taciturne. Un adulte sage. Ils savent que je suis l'incarnation de la discrétion. Comment le devinent-ils ? Comment sait-on, avant même d'aborder un inconnu, à qui l'on aura affaire ? Observez les gens autour de vous. Vous ne les connaissez pas, vous vous faites une idée sur eux. Vous ne leur avez jamais parlé, ne leur parlerez peut-être jamais. Pourtant vous les classez. L'apparence du visage, comme les vêtements, est un reflet de l'âme. Ce sont des mimes que nous classons.

Par déformation professionnelle, je demandai au garçon du café s'il connaissait l'homme qui venait de sortir. Il me regarda d'un air étonné.

« - Quel homme ? Vous étiez seul. Personne n'est venu ici. Vous voulez un autre café ?

- Non merci.

- Vous êtes sûr que ça va ? »

Pour le rassurer, je mentis. Je prétextai que je m'étais assoupi, que j'avais dû rêver. Je voyais bien qu'il n'était pas dupe. Il me laissa néanmoins. J'étais troublé. Qui était, en réalité, celle pour qui j'étais ici, dans ce village, sur cette chaise, avec ce café imbuvable. Cela m'intriguait. Ma conscience professionnelle insistait, de plus, ainsi que celle de mon banquier, pour d'autres raisons que celles de ma conscience, évidemment. Pas le choix donc. Je fis le point, encore une fois. Ces petits rituels font partie de la profession, comme le mauvais vin sucré de celle de curé. C'est notre boussole. Je devais retrouver non pas sœur Marie-Léonide, mais plutôt celle qu'elle fut avant la disparition. Par où commencer ? Les véritables changements se produisent si lentement. Nous ne les percevons qu'en opposant le présent au passé. Il y avait cette photo que sa mère m'avait remise. Elle datait de deux ans, ce qui nous ramenait sept ans en arrière. Elle était alors dans la jeune trentaine, cheveux foncés, naturels, mi-courts. Sa mère devait être très belle à cet âge. Elle lui ressemblait beaucoup. Ses yeux. Le regard d'un ange blessé. L'image m'était spontanément venue à l'esprit. Certains êtres sont en ce monde de façon angélique. On peut leur faire très mal. Ils se protègent si peu.

N'avait-elle jamais été heureuse assez longtemps pour ne plus se rappeler ce que c'est que d'être malheureuse ? Disparaître pour se protéger de soi-même. La destinée des êtres est parfois étrange, me disais-je, tout en examinant, encore une fois, attentivement, la photo. Je jonglai avec cette idée. Je finis par la trouver d'une indécente banalité. J'ai toujours eu de la difficulté avec les lieux communs, les évidences, les phrases toutes faites. Je préfère me taire que de les dire. Je me tais volontiers, du reste. Le silence est ma maison. Je ne la quitte qu'à regret, ou par nécessité, ce qui souvent revient au même. Je préfère écouter. J'ai même choisi ce métier pour cela. On imagine des vies trépidantes d'aventures ;

pourtant rien de plus assommant, la plupart du temps. Trouver une disparue, surtout lorsqu'il n'y a pas crime, est pour moi un jeu d'enfant. Des milliers de proches, chaque année, veulent retrouver un être pourtant, dans presque tous les cas, à eux clandestin de par leur propre volonté. Je n'ai pas d'opinion. Leur désarroi est mon gagne-pain. Voici les faits. À vous de juger. Vous tenez vraiment à le revoir ? Non. Bien sûr. Ils me paient, rubis sur l'ongle, des photos floues et quelques vagues phrases. Il est vivant. Il va bien. Ils me remercient. Leurs regards sont tellement reconnaissants. Peu, c'est beaucoup quand on n'attend plus rien.

Je fus soudain attiré par un détail sur la photo. Dans mon métier, ce sont les détails qui finissent par sauter aux yeux qui comptent. Dans tous les albums que m'avait présentés sa mère, c'est cette photo que j'avais choisi d'emporter. C'était une des toutes dernières du plus récent album. On la voyait attablée avec un groupe d'amis, tous les regards étaient tournés vers la caméra, tous souriaient, sauf deux. L'un avait le regard triste et jaloux de celui qui souffre de ne jamais oser. Il semblait regarder derrière la caméra. Il s'appelait Claude. Le numéro huit derrière la photo. Elle non plus ne souriait. Le cadrage visait visiblement à la mettre en évidence. Le photographe la connaissait. Peut-être même intimement. Elle aussi le regardait, plutôt que l'objectif de la caméra. Comment cela se voit-il ? Une sorte d'intuition d'abord, une observation très attentive ensuite, au point d'en devenir celle qui regarde. Du moins je le crois.

Je devais retrouver ce Claude.

Puis ce photographe.

Il y avait peut-être un lien avec la disparition.

- C'est moche.

J'avais ce Claude devant moi. Approches d'usage. Manuel du parfait privé. Page 32. Juste ce qu'il faut d'allusions pour que le client cause. Et il causa. Il ne savait pas qu'elle avait disparu. Encore moins pour le Couvent, sa maladie, son décès. Il était visiblement ébranlé. Il reprit ses idées. M'offrit un siège. À lui aussi. J'acceptai. Il avait bien besoin de s'asseoir. J'attendis qu'il ait encaissé le produit de sa peine. Pas trop longtemps. Il ne lui en restait plus beaucoup. Je crois bien qu'elle était déjà morte dans son esprit. La deuxième mort est toujours plus facile que la première. Connaissait-il le photographe ? Il avait été son assistant. Il était maintenant à son compte. Il n'avait pas voulu s'associer à son ancien patron. Où pouvais-je le rejoindre ? Son visage changea. Comme si ma question avait rouvert une plaie. Je m'étais trompé. Elle n'était pas tout à fait morte dans son esprit. Il me regarda droit dans les yeux.

- Vous permettez que je vous raconte une histoire, me demanda-t-il.

Stoïque, je me résignai à l'écouter.

- J'ai tout mon temps.

- Avant, j'ai une petite devinette pour vous.

- Une sorte d'épreuve. En noir et blanc. Ou en couleurs.

Il me sourit. Manuel. Page 10. Détendre le client.

- Si la vérité est un mensonge auquel nous croyons, qu'est-ce que le mensonge ?

- Une vérité à laquelle nous ne croyons pas ?

- Vous êtes du genre cynique. Mon histoire va vous plaire. C'est un peu comme un conte de Fées. Sans la Fée.

- Un conte moderne quoi !

- Ne soyez pas trop cynique, tout de même. Le Monde a changé. Que nous en soyons déçus n'y changera rien.

- Ne croyez-vous pas que les nobles sentiments avaient du bon ?

- Nobles sentiments ou pas, quand un être dont vous tombez amoureux ne l'est pas de vous, c'est votre royaume qui est en deuil. Pas le sien. Les êtres dont nous nous éprenons ne deviennent pas nos sujets. Heureusement, de nos jours, nous sommes maîtres de nos sentiments. Mais je vous accorde que les changements actuels ne sont pas tous pour le mieux. Dieu n'a pas créé le Monde à son image ; il l'a créé selon Moi. Et depuis, le Diable n'a de cesse que de renforcer son Œuvre.

- Vous êtes confesseur ou psychologue ? Ah oui, j'oubliais : la photographie.

- Pardon ?

- Le photographe doit finir par bien connaître la nature humaine, à force de la composer.

- Désolé de vous contredire. Nous sommes tellement naïfs que le vrai et le faux sont en deçà de notre entendement. Tout philosophe de quatre sous vous

dira que le faux est un moment du vrai. Le sens de la vie est toujours à reconstruire. Ce qui est vrai aujourd'hui peut ne plus l'être demain. Je vous accorde cependant que notre premier réflexe est de reconstruire à l'identique. C'est plus simple. Mais je vois où vous voulez en venir. Comment savoir si l'air triste que nous avons sur la photo qui vous a mené jusqu'à moi est vrai ou s'il est composé ?

Je notai cette petite subtilité. Je n'y avais pas songé. Avait-elle l'air triste de propos délibéré ?

Il répondit à sa propre question : « Elle était à la fois dans son champ et hors de son champ. Sa distraction l'aura sans doute empêchée de se composer un visage de circonstance. Quant à moi, je savais très bien ce que je faisais. Je voulais lui laisser un message. J'ai la naïveté de croire qu'il a été reçu. »

- Vous étiez jaloux ?

- L'histoire d'abord, me dit-il.

Décidément, il avait de la suite dans les idées. « Dans mon histoire, commença-t-il, plutôt qu'« il était une fois », il y a une Princesse. Mais ce n'est pas de Princesse dont il est question. Plutôt de Reine. Son Roi s'est retiré dans un monastère. La Reine se retrouve seule dans son grand Château. Elle a froid. Elle ne comprend pas. Puis le Roi revient. Elle ne comprend toujours pas, mais le Roi est là. Après un certain temps, la cour du Roi revient. Alors la Reine, qui ne comprend toujours pas, mais renonce à comprendre, retrouve le sourire. Elle aime tant fêter avec les beaux danseurs de la Cour. Elle se dit : « Qu'importe le roi, puisque la cour est revenue. Je peux m'amuser sans lui » Mais le Roi repart. Mais la Cour le suit. La Reine se retrouve seule. Elle attend. Elle ne peut rien faire d'autre. Sa destinée est d'être Reine. Le Roi peut aller et venir comme bon lui semble, il est le Roi. C'est une histoire triste, l'histoire de beaucoup d'entre nous. Nous revivons sans cesse les mêmes expériences. Nous espérons chaque fois autre chose. C'est dur de voir partir le Roi, la Cour le suit toujours. »

L'émotion me gagna peu à peu. Était-ce ce qu'il m'avait raconté ? Je me croyais fort, elle m'avait blessé. Me vint soudain ce flash. Toujours le même. Sa main qui se retire devant l'anneau que je lui tends. Mon peu d'étonnement devant son geste. Curieuse séquence. Jamais nous n'aurions parlé de mariage. Nous ne parlions jamais d'avenir. Jamais du passé non plus. Ni du sien, ni du mien. Seul le présent nous tenait ensemble.

L'assistant me regardait d'un air étonné. Je repris contenance. Je décidai de le pousser dans ses derniers retranchements.

- Lui avez-vous dit que vous l'aimiez ?

- J'étais l'assistant de son amant. J'assistais.

- Une sorte de souffre-douleur incognito.

C'est de ne rien y pouvoir qui alimente les petites et les grandes tragédies. Il avait dû en être très amoureux. L'étais-je pour ma part beaucoup plus que je ne



l'avais imaginé ? Avec le temps, oublie-t-on vraiment ? Il fit mine de parler, se retint, me sembla réfléchir, puis laissa sortir son dépit : « Savez-vous à quel point on peut vous faire mal tout en pensant du bien de vous.

- J'imagine. »

En fait, je n'imaginai rien du tout. Je n'arrive pas à souffrir qu'une femme que je désire aimer ne le désire pas. Quand je lui ai proposé de choisir un sentier, je savais que je pourrais n'être qu'un ami. Elle me plaisait beaucoup, mais je pouvais avec mes déceptions, du moins je le croyais. Il est vrai aussi que le terrain de notre rencontre avait été, d'entrée de jeu, celui de l'amitié. J'avais évoqué exprès les sages Mille et une nuits pour que l'image fasse sourire et que la description de l'autre sentier ne lui fasse pas trop peur. Son allusion aux échelles m'avait touché, son goût du large ravi. Elle était donc tentée par l'autre sentier. Celui que je préférais. Qu'elle en soit venue par la suite à me quitter m'a fait mal. Beaucoup. Suis-je égoïste pour autant ? Quand la Cour suit le Roi, il se crée un tel vide. Notre vraie nature en a une telle horreur.

Quelle était sa vraie nature à elle, qui l'enferma dans la sombre cellule d'un obscur Couvent. Le savait-il ? Je tentai de l'amener sur ce terrain.

- Elle ne semble pas heureuse, sur la photo.

- Il est marié.

- Elle devait être malheureuse.

- Père de famille.

- Elle était malheureuse.

- Une promesse de ne pas rendre quelqu'un malheureux d'amour, ça ne peut tenir que dans les contes de Fées. Pas étonnant que les femmes y croient plus que les hommes. À eux, on a plutôt raconté des histoires de conquête du Monde. Les femmes n'y sont qu'un de leurs butins, ou leur port d'attache. Et puis, être amant ou maîtresse est devenu d'une telle banalité de nos jours. Plus personne ne se sent coupable. Je crois tout de même que la situation l'embarassait. Si cela s'était su... Plusieurs clients connaissaient la femme de son amant.

Qu'il parlât ainsi de son ancien patron prouvait tout le mal qu'il pensait de la situation qu'il avait été forcé d'observer en première loge. La tension montait. Détendre l'atmosphère.

- Saviez-vous que depuis que les personnages des contes sont syndiqués, les Fées ne sont plus tenues de tenir leur promesse ?

Il fit comme s'il ne m'avait pas entendu.

- Une de mes amies, dit-il, femme de grand jugement, a été la maîtresse d'un prêtre. Ils ont été amants plusieurs années. Jamais il n'a voulu défroquer. Elle était éprise de lui, sa tête savait que c'était sans issue, mais son cœur était sourd et aveugle. Elle a pourtant fini par rompre. De deux malheurs... On souffre parfois beaucoup pour beaucoup d'illusion. Il est vrai qu'il est plus difficile de

séparer le vrai du vrai que le vrai du faux. Tellement nous y croyons. Ou plutôt, tellement nous voulons y croire.

Ça commençait à sentir le réchauffé. Je voulus néanmoins voir où il voulait en venir.

- Toute vérité n'est pas bonne à garder.

- La plupart de ceux qui disent vouloir notre bonheur, en réalité, veulent le leur. L'altruisme et l'amour ne se conjuguent que trop rarement. Et ce qui complique les choses, c'est que nous n'avons pas appris à nous préoccuper du temps, celui que l'autre vit, non plus que du nôtre que nous connaissons fort mal du reste. Chaque temps joue. Le pire, c'est le Subjonctif, un temps de dépendance, une sorte de projection de tout l'être sur l'autre, le Roi. Elle, c'était plutôt du genre Plus-que-parfait. Elle vivait sa relation amoureuse antérieurement au passé. Comme un animal blessé qui la revit chaque fois dès qu'il approche de l'endroit où a eu lieu la blessure. Les souvenirs sont si importants dans la durée amoureuse. Les siens étaient rongés à mesure. Elle m'a dit une fois qu'elle devait être une extraterrestre condamnée à la douleur amoureuse, qu'on lui faisait purger sa peine sur Terre. Je ne suis pas étonné qu'elle ait choisi un Couvent. Gagner son ciel. Logique pour une extraterrestre.

- L'amour est une équation à tellement d'inconnues.

- Je n'ai jamais été bon en mathématiques.

Décidément, il en savait bien peu sur elle. S'était-elle jamais confiée à quelqu'un ? La solitude est une arme à deux tranchants. J'en savais quelque chose. Autant elle permet de se tailler un sanctuaire, autant elle nous laisse sans solution quand le sanctuaire est envahi. Les fourmis. Nous revoilà au point de départ. Je n'avançais que pour mieux reculer.

- Comment l'a-t-il connue ?

- Nous avions un surcroît de travail depuis un certain temps. Il avait besoin d'un deuxième assistant. Elle était la fille de notre meilleur client. Il l'a rencontrée. Elle lui a plu. Peu à peu, je fus confiné au studio. Il allait faire les contrats avec elle. Ils discutaient souvent d'aspects techniques et de choses plus personnelles. Sa femme fut très malade. Il en était affecté. Besoin de réconfort et sympathie sont de bons catalyseurs de la chimie amoureuse. Ils sont devenus de plus en plus intimes. Derrière le studio. Porte close.

- Ils se sont pourtant quittés ?

- Une fois guérie, je crois bien que sa femme voulut reprendre ses droits. Comment a-t-elle su ? Je n'en sais rien. On peut difficilement cacher indéfiniment nos émotions à nos proches, à moins d'être sans âme. Un jour, je vis entrer sa femme, elle alla droit vers lui, lui dit que c'était elle ou sa maîtresse, partit aussitôt. Elle a dû démissionner. C'était mieux. Pour l'assurance emploi. Les clients ne lui auraient pas pardonné de l'avoir choisie. On pardonne facilement à un homme d'avoir eu une maîtresse, c'est même un titre de gloire.

On pardonne moins facilement à un homme dont la maîtresse est sa subalterne.  
Question d'éthique.

Les principes ne font jamais bon ménage avec les sentiments. On tournait en rond. Je tentai une autre avenue.

- Et la solitude ?

- C'était une femme très indépendante, forcément solitaire. Elle rêvait de sa cabane en bois rond sur la rive d'un lac isolé. Tout confort, précisait-elle. Cela nous faisait bien rigoler. Il lui plaisait assez qu'il fût engagé. Je crois. Lui était un Subjonctif. Le fait d'être rattaché à deux principales ne semblait pas lui déplaire.

Il en revenait toujours à cette liaison. Je n'en saurais guère plus sur elle. Je lui redemandai où je pouvais rencontrer le photographe.

- Derrière son studio.

L'ironie de sa réponse acheva de me prouver qu'il lui en voulait toujours. Il finit par me donner ses coordonnées.

J'étais devant un cul-de-sac. J'avais espéré en vain que ce Claude fut une des clés qui m'ouvrit à la vie intérieure de la disparue. Pas complètement, évidemment, même notre plus grand confident ne connaît qu'une partie de nos vérités. De ce que nous tenons pour telles, devrais-je plutôt dire. Qu'il en sut cependant assez pour que je puisse comprendre ce qui l'avait poussée à disparaître. Il m'avait néanmoins ouvert une avenue. Il avait de plus ramené le passé à mon esprit : Femme indépendante cherche homme indépendant. Correspondance amicale. Rencontres si affinités. Guère plus. Romantique s'abstenir. L'annonce m'avait attiré. Je les lis de temps à autre. Par curiosité. Jamais je n'y répons. Pas cette fois-là. Elle était dans la section amitié. Étrange. Avouez-le. Plus étrange encore, cette phrase qu'elle avait mise en exergue dans la première des lettres que nous nous sommes échangées : « Le jour où il sera possible à la femme d'aimer dans sa force, non dans sa faiblesse, non pour se fuir, mais pour se trouver, non pour se démettre, mais pour s'affirmer, alors l'amour deviendra pour elle comme pour l'homme source de vie et non mortel danger. Simone de Beauvoir. Le deuxième sexe. »

Nous avons correspondu plusieurs semaines avant qu'elle n'accepte de me rencontrer. Le facteur m'était devenu sympathique. Dans ses lettres, elle tenait mordicus à l'amitié-guère-plus. Puis vint l'invitation. « Café latin. Dimanche, 14 heures. Je suis ponctuelle. »

Elle contrôlait entièrement la situation.

Cela ne me dérangeait pas.

Pas alors.

*Unique lectrice,*

*Je repense à notre dernière rencontre au Café latin. Moi qui imaginais un lent rapprochement, une échelle, grecque, entre nos cœurs. Je comprenais mal tes réticences. J'en sais désormais la raison. Tu as connu peu d'hommes, ce fut difficile, m'as-tu avoué, tenons-nous en à l'amitié. En blague, tu m'as aussi dit que tu te cloîtrerai. Tu es belle, désirable, indépendante, solitaire. Nous avons au moins deux choses en commun. Prends-moi comme passager sur ton navire. J'en ferai autant pour toi sur le mien. Tu as le mal de mer dès que tu ne navigues pas seule ? Moi, je n'ai pas du tout le pied marin. On s'équilibrera. Tu attires la tempête ? Quelle tempête traversais-tu, sur cette rue, dans cette Capitale, quand ce navire t'a heurté ? J'ai aussi mes temps mauvais. Tenir la barre est déjà moins triste quand un port nous attend. Vers quelle destination irions-nous ? Connais-tu l'histoire de l'île aux trésors ? Un jour, un pirate aborde l'île la plus belle qu'il n'ait jamais vue. De la plage, il entend une voix intérieure lui dire que celle-ci recèle un trésor. À lui de trouver. La voix lui dit aussi que d'autres sont venus, qu'ils ont exploré l'île de fond en comble sans jamais trouver le moindre trésor. Pourquoi ? Se demanda le pirate. Voilà bien la question. Pourquoi ne purent-ils voir que le trésor, c'est l'île entière, son sol, ses arbres, ses oiseaux, ses animaux, ses étangs et ses ruisseaux, ses fleurs et leurs parfums, le son du vent qui la traverse, ses rives d'où l'on pénètre, ses grottes qu'il faut explorer avec douceur, de crainte qu'elles ne s'effondrent devant nous, ses lagunes où l'on peut se baigner puis se reposer de nos fatigues au retour de nos exploits comme de nos échecs. Ton île est tentante, concéderas-tu, encore faut-il l'atteindre ; l'amour est un champ de batailles navales, la mer est pleine d'épaves. Je n'ai pas l'âme d'un conquérant, te répondrai-je. Je ne suis qu'un marin d'eau douce qui croit que chacun invente son île et sa Mer. Si ta Mer est une mauvaise Mer, réinvente-la. Loin de moi l'idée que c'est simple. Toute invention peut échouer. Suffit-il vraiment d'y croire ? Nos vérités sont d'abord des actes de Foi. Justement, prétexteras-tu, j'ai perdu la Foi, tenons-nous en à l'amitié, nous serons moins déçus. Certes, lectrice-qui-a-objection-à-tout. Il y manquera cependant l'intimité, ces moments où l'on se fait du bien par gestes et paroles. Bien éphémère que tout cela, ironiseras-tu. Peut-être. Peut-être pas. Tu marques un point. Mes échecs amoureux, mêmes douloureux, ne m'ont jamais rendu pessimiste. Je persiste à croire que c'est chaque fois une chimie différente, qu'on ne peut jamais vraiment prédire. Ça ramène les chances à 50/50. Nettement mieux. Ne crois-tu pas ? Mais en même temps, je ne sais pas vraiment ce qui t'a rendue si pessimiste.*

*Raconte-moi.*

*Et puis zut ! Soyons amis, puisqu'il le faut.*

*Ton privé.*

*P.S. : j'aime tant la Mer, moi aussi.*

Je l'avais appelée mon unique lectrice dès notre première rencontre. Nos facteurs respectifs, peu à peu, devinrent entremetteurs. Vont-ils perdre un jour ce noble rôle ? Pourrons-nous longtemps encore faire appel à la lenteur des mots et des services postaux pour faire de nos écrits ces moments précieux qui donnent, peu à peu, sens et essence à nos rapprochements ? Cette lettre avait été ma bouteille lancée dans sa Mer. Sa Mer changea. Ma bouteille se rendit jusqu'à destinée.

*Fuge Tace Quiesce.* Sages paroles, même pour un athée. Même pour un privé. *Fuge.* Je m'éloigne facilement sans bouger. *Tace.* Le silence est à l'esprit ce que l'air est au corps. Il sépare l'inutile de l'essentiel. Si peu est essentiel. L'essentiel s'écrit mieux qu'il ne se dit. Les abîmes du silence font peur. Pourtant elles sont approfondissement. La vraie parole se passe de mots. C'est une parole risquée. Elle a son prix. La patience. J'en ai une bonne réserve. Inépuisable. *Quiesce.* La tranquillité. Le contrôle de soi. J'aime méditer. Je ne fais jamais une enquête sans me ménager des pauses. Elles sont la respiration des idées. Si je parle peu, en revanche j'observe beaucoup. Je trie la réalité. Comment, sinon, suivre le fil entremêlé dans tant de possibilités ? Trions donc.

Procédons méthodiquement. Le malheur, comme le bonheur, n'est jamais certain. Elle s'éprend de son patron. Elle ne semble pas heureuse. On ne va pas au Couvent pour un patron qui nous laisse tomber. C'est trop simple. On en vit mal quelques semaines, quelques mois peut-être, puis on s'habitue. Le problème était ailleurs. Elle percevait sa différence. Une extraterrestre, avait-elle dit. Et cet amant photographe ? Qu'avait-il à dire ? Parvenu devant la porte de son studio, j'hésitai. M'en apprendra-t-il vraiment plus que les autres ? Je poussai la porte, sceptique.

Je ne m'étonne de rien. Choqué, blessé, frustré, jamais étonné. Le photographe était derrière son studio. Certains hommes ne peuvent résister à l'envi. On les envie. Pourtant on ne le devrait pas. Ils ne font qu'effleurer la frange de la plage de l'île qu'ils croient investir. Ce sont, en somme, les touristes de l'amour. Il leur faut une femme à la maison et une maîtresse au Club Med. Tant mieux si elle sait causer. Je le fis demander. Son nouvel assistant, d'abord contrarié, alla frapper discrètement à la porte. Curieux comme on se montre circonspect devant une porte close. L'assistant ne manifesta aucun signe d'animosité. Plutôt un air entendu. Le genre qui joue sur toutes les radios commerciales. Son patron vint, au bout d'un certain temps. De convenance. En sortant, il replaça ses cheveux. Un miroir l'attendait. Juste à côté de la porte. Je remarquai, à la même hauteur, quelques pieds plus loin, un cadre vide. Je me présentai. Lui montrai la photo. Il eut vraiment l'air peiné quand il sut ce qu'il lui était arrivé.

- Pourquoi ce cadre vide ?

Dérouter le client. Manuel. Page 26.

- Ma femme m'a quitté. Certains ne portent plus l'alliance pour signifier qu'ils sont libres. Moi, c'est un cadre vide. Lubie de photographe.

Je ne l'avais pas dérouté d'un iota. C'était un coriace. J'assailis le vif du sujet.

- C'est à cause d'elle que votre femme vous a quitté ?

- Non. Dit-il non sans étonnement. C'eût été absurde. À cause de l'autre. Celle qui a suivi. Du genre possessif, elle m'a forcé à choisir. Je ne l'ai pas

choisie. Mal m'en prit. Les deux sont parties. Enfin, j'ai dû partir de chez moi où il y avait un moi de trop. Je me suis retrouvé seul.

Je pris l'air entendu. « J'étais avec une cliente, dit-il à mon air entendu. Le cadre vide fait tout de même son petit effet. Elle est sortie côté jardin. »

Il me fit un clin d'œil. Devant mon air impassible, il haussa les épaules. « Il faut bien que le corps s'amuse. Certains jouent aux cartes, moi c'est à la roulette russe. » Il examina attentivement la photo. « Curieux tout de même, les apparences, finit-il par dire. Il ne faut jamais se fier à une photographie. À voir son regard, on croirait presque qu'elle s'attriste pour le photographe. Je pourrais vous laisser entendre que c'est le cas. J'étais le photographe. Rien ne serait plus loin de la vérité. Je vais peut-être vous étonner, il ne s'est rien passé entre elle et moi. Non pas que je ne l'aie souhaité. C'était une femme attachante. Elle était tout simplement, comment dire, inaccessible. J'ai eu beau protester de mon innocence, qu'elle me crut ou non, je crois que ma femme la voyait comme un danger permanent. Mon assistant de l'époque, ce Claude... »

Je vis l'ironie s'emparer de son visage.

- Il en était silencieusement amoureux. Cela se voyait. Il m'en aura voulu pour une non-histoire.

J'étais décontenancé. Je ne le fis toutefois pas paraître. Non pas étonné de ce qu'elle ne se fut éprise de lui. Je me méfie toujours des scénarios cousus de fil blanc. Ce rebondissement me rassurait même. Il était conforme à l'image que je me faisais d'elle peu à peu. J'étais plutôt embarrassé ; il me fallait recueillir quelques confidences ; je n'avais encore qu'une esquisse assez incomplète de son portrait. Les confidences sont comme le mélange des couleurs en peinture. Elles permettent de mettre les nuances là où il le faut. Je voulais en accumuler le plus possible. Quitte à les ajouter, une fois son portrait plus avancé. Ses parents me payaient bien. Il leur fallait des résultats. Je retardais l'échéance. J'atteindrais bientôt leur limite. Mais ce n'était plus pour eux que j'enquêtais. J'étais de plus en plus intrigué par cette femme.

- Elle vous attirait beaucoup ?

Stimuler l'auto flatterie est un vieux truc du métier.

- C'est d'abord sa luminosité qui m'a frappé. Je me sentais comme ces papillons de nuit attirés par la lumière. L'obscurité leur pèse dès qu'ils en prennent conscience. Peu d'êtres ont cet effet.

- En effet.

Attention, me dis-je. L'ironie est mauvaise enquêtrice. Lumière dans l'obscurité. L'aurai-je été pour elle ?

- Se confiait-elle ?

- Pas vraiment.

Je perdais décidément mon temps. Il ne sembla pas remarquer mon agacement et poursuivit : « Je savais qu'elle avait fait des études en littérature.

Elle s'était même inscrite à la maîtrise, peu avant de devenir mon assistante. Elle en a très vite été déçue. J'ai quelques connaissances en littérature. En autodidacte. »

« Et prétentieux ! » me dis-je en moi-même, tout en demeurant impassible.

- J'ai donc pris ce chemin pour tenter de me rapprocher d'elle, poursuivit-il. Nous discutons ferme. Elle aimait ces petites joutes d'intellos, comme on se plaisait à les appeler. Je n'ai jamais réussi à aller au-delà.

L'amertume s'agrippa à son visage. Il l'enleva vivement. Ce n'était pas un homme mélo.

- Elle avait un excellent jugement. Je crois que j'en ai abusé. Pour mes affaires. Cela aussi, mon assistant de l'époque ne l'a pas accepté. Lui, c'était un bon assistant, sans plus. Elle avait le plus.

- Vous viviez une relation platonique, en somme.

- Je ne suis pas aveugle au point de croire que je ne l'ai pas séduite parce que son cœur était déjà pris. Je suis convaincu qu'elle était vraiment seule, si c'est ce que vous voulez insinuer. Je ne crois pas que ce soit pour un autre qu'elle gardait ses distances avec moi. Ou alors, cet autre était un fantôme.

Il fit une courte pause puis ajouta : « Cela me revient. Une fois, à propos de la psychologie des personnages des romans de Jane Austin, elle m'a fait un début de confiance. « Les hommes veulent tant sentir qu'ils nous possèdent. Moi, cela m'étouffe. Dès que je voulais m'isoler, c'était comme si je l'abandonnais. Il me boudait. Est-ce que j'étais sa mère ? » Je fis l'intéressé, mais elle a dû sentir que nous frôlions l'intimité. Elle est vite revenue sur le plancher des généralités. Pour marquer le coup, je lui ai fait remarquer que certaines femmes étaient très possessives. Que craindre le plus ? D'être abandonné ou d'être trop envahi ? J'ai lu quelque part que nos difficultés amoureuses tournent autour de ces deux peurs qui nous viennent de notre enfance. Nos désirs sont mis à l'épreuve par ces peurs. Certains ne peuvent le supporter. »

Enfin tout de même, une petite nuance. Sa crainte, devenue malade, de vivre un amour malheureux se heurtant au désir, si humain, d'être amoureux. Un cercle vicieux, en somme. Hypothèse à vérifier.

- Vous êtes un fin psychologue, lui dis-je.

Cette dernière remarque n'était pas calculée. Malgré mon entraînement constant, je n'avais pu retenir un dépit. J'étais furieux contre moi. Pas tant déçu du peu qu'il me disait. J'avais senti, en le voyant, qu'il n'y aurait par grand chose à tirer de lui. Mon intuition ne m'avait pas trompé. Il ne m'était pas sympathique, avec ses airs pédants. Contre toute attente, il ne s'offusqua pas. Certains êtres se croient tellement possédés par la vérité que celle-ci les aveugle. Il ne remarqua donc pas la forme ironique du dépit qui s'était échappé de mon esprit. Il ne le vit pas plus aller se terrer sous le comptoir, guettant déjà sa prochaine victime. Le dépit est le parasite de nos infortunes.



- Mon ancien assistant vous aura sans doute dit qu'elle voyait un thérapeute.

Ne pas réagir. Ne montrer son étonnement que si cela peut être utile. J'écoutai néanmoins la suite avec intérêt : « Son cabinet est situé juste en face de mon ancien studio. Un matin par mois, elle s'y rendait. Elle disait, avec une pointe d'ironie, qu'elle passait, ce matin-là, d'une chambre noire à une autre. Dans les deux cas, elle y entrait avec le côté négatif de la réalité et espérait en ressortir avec le côté positif. Elle me semblait avoir plus de succès avec la photographie. Le jour où la photo que vous m'avez montrée a été prise, elle était sortie de sa séance passablement perturbée. Au point où je lui ai offert de la laisser chez elle, à la fin de la journée, en cours de route vers notre rencontre mensuelle du club. »

Je lui fis un air intéressé. Celui-là, il le vit aussitôt.

- J'ai fondé un club amateur d'art photographique. Je me fais un point d'honneur d'inviter mes employés à nos rencontres. Elle a insisté pour venir à la soirée. »

Le reste fut pénible. Il se targua d'être davantage qu'un petit photographe de quartier. Il exposait ses photos dans une galerie d'art du Centre-Ville. Il m'en montra même quelques-unes. Elles n'étaient pas mauvaises. Guère plus que des clichés. Il est vrai que je m'y connais mieux en sculpture et que mon jugement l'avait pris en grippe.

En quittant son studio, je poussai un soupir de soulagement. Je me dirigeai vers un petit parc situé non loin de là. C'est un endroit méconnu. Mon petit village en ville. Un peu de calme. J'en avais grandement besoin. Il n'y a qu'une seule allée qui s'insinue sous des noyers, longe un orme majestueux à sa gauche, puis un érable, aboutit à un jardin d'arbustes floraux, non sans avoir laissé un début de prairie artificielle, peuplée de cinq pommiers, qui le nargue hardiment à sa droite. Trois bancs sont disposés çà et là. Je cherchai des yeux le banc libre le plus proche. Le premier était pris. Je ne fis pas vraiment attention à son occupant. C'est lui qui me fit signe, tandis que je m'approchais. Nous n'étions que deux dans le parc. Je marchais dans sa direction. Difficile de l'ignorer. Arrivé à sa hauteur, il me pressa de m'asseoir à ses côtés. Je le fis de mauvaise grâce.

- Comment allons-nous aujourd'hui ?

Je n'en étais pas à un étonnement près. Je fis toutefois comme si.

- Nous nous connaissons ?

- Grave question. Se connaît-on soi-même ?

Il se présenta. Il venait de l'hôpital psychiatrique, non loin. J'aurais dû m'en douter ; il portait un sarrau blanc. Pourquoi fit-il comme s'il me connaissait ? Peut-être qu'à force de côtoyer le versant triste de l'humanité, il a fini par s'imaginer que nous sommes tous ses patients. Je décidai de jouer le jeu. Après tout, j'avais sous la main un spécialiste de l'immatérialité.

- Vous sortez de votre chambre noire.

Il eut l'air étonné. Je lui expliquai l'analogie. Il sourit.

- Vous avez raison. Je plonge mes patients dans les eaux plus ou moins profondes de leur passé. Je les laisse patauger. Ils finissent toujours par s'en sortir. Pourvu qu'ils apprennent ainsi à mieux nager.

- Au-dessus de leurs problèmes, si je peux m'exprimer.

- En un sens. Mais pas tout à fait. Vous auriez beau être le meilleur nageur au monde, si vous gardez un requin dans vos eaux, vous risquez d'en souffrir. Mais il est vrai aussi que, contrairement à la croyance populaire, les requins s'attaquent rarement aux humains.

Il me sourit, fier de sa repartie.

- Que pensez-vous de l'amour, lui demandais-je. Pourquoi, prenons un cas d'espèce, une femme voudrait-elle se faire sœur pour le fuir ?

Il se rembrunit.

- La femme à laquelle vous faites allusion était une de mes patientes. Je suis donc tenu au secret professionnel.

Je retins à grand-peine la Stupeur qui voulait sortir de moi. Elle m'en voulut d'ailleurs. Elle qui est si exhibitionniste.

Il crut bon de rajouter, sans trop se compromettre : « De façon générale, pour nous en tenir au niveau du cas d'espèce, je dirais qu'il faut toujours se méfier des explications simplistes. Il n'en demeure pas moins que la peur de souffrir serait-elle le plus puissant des inhibiteurs, nous n'en continuerions pas moins à rêver d'une île au trésor, ou du Prince charmant, dans le cas d'une femme. Il l'embrasse. Elle est heureuse pour le restant de ses jours. Le bonheur venant d'un autre. C'est plus facile que de se le construire soi-même. Le défi, si vous voulez mon avis, que je vous donne de toute façon, est de rêver éveillé sans que nos rêves ne nous endorment. »

Je le remerciai de ses bons conseils. Il me dit, sourire narquois aux lèvres, que je recevrais une facture de sa part. Il hésita, se leva, marcha vers le jardin, tourna à gauche, en direction du vieux Couvent. L'Hôpital aujourd'hui. Cette fois, j'étais vraiment seul. La conversation me revint clairement à l'esprit :

« - Je ne suis pas seule.

- (...)

- Je vis avec la solitude.

- Moi aussi.

- Soyons amants, alors. »

Ce ne fut pas exactement un triangle amoureux. Plutôt une quadrature. Il y avait elle, nos deux solitudes, nos deux silences, moi. Je lui laissais du temps avec ses amants, elle m'en laissait avec mes maîtresses. Nous étions tout à fait modernes, quoi. Je n'avais pas encore connu une femme qui ne soit déçue de mes moments de solitude, frustrée de mes moments d'absences, inquiète de mes

moments de silence. Je suis un être introverti. Quel mot ! C'est un orienteur qui l'a utilisé en parlant à mes parents. Il devait penser que je n'écoutais pas leur conversation d'adultes. J'avais six ou sept ans. Tout ce dont je me souviens, outre ce mot savant qu'il venait d'estampiller sur ma conscience, tel un tribut à payer désormais à la Société, ce que je ne réaliserais que plus tard, c'est qu'il m'a demandé de mettre des morceaux ronds dans des ronds, des carrés dans des carrés, des parallélogrammes là où ça allait. C'était une sorte de diseur de bonne aventure. Il lisait dans mes erreurs.

Je n'avais pas cessé de lui écrire. Mes mots de plume lui disaient qu'elle était fontaine, lumière dans l'obscurité de nos vies. De la poésie aussi. Chuchotée par les anges. Romantique s'abstenir. Pouvais-je m'abstenir d'exprimer ce que je ressentais ? Les sentiments sont une porte d'entrée, pas une fin en soi, ce qui serait du sentimentalisme. Je crois à l'entretien des âmes. Tout commence par un pèlerinage. Pelegrinus. Étranger au pays où l'on se trouve. Voyageur. Hors de soi. C'est pourquoi je lui écrivais. Mon âme dictait à mon esprit et à mon corps des mots qui, me faisant sortir hors de moi, me mettraient, qui sait, sur la route qu'empruntait son âme. Peu à peu, elle entra dans le jeu. Que serait l'amour sans ce dialogue des âmes qui nous lie au-delà de toute conscience.

Je suis athée, pas incroyant. Je crois en l'âme, ce rêve de l'infini. C'est ma façon de contourner un petit problème qui m'est apparu tout bêtement un soir d'été alors que j'avais atteint le commencement de l'âge adulte. J'étais révolté contre Dieu. Je l'avais éliminé même. Je croyais, naïvement, que j'allais avoir la paix. Je suis de la génération des enfants de chœur et de ces hommes de Dieu tournant le dos aux fidèles tout en leur parlant latin. *Ite missa est* était mon expression latine préférée. Jusqu'à ce que je déserte l'Église. Ce soir-là, le petit problème se plaça entre ma conscience et les étoiles. Il était futé. Il ne dit mot. Il se contenta de pointer les étoiles. Je compris alors qu'il y a un envers à la chair et à l'esprit, notre côté mortel, et que cet envers est l'âme et l'infini, notre immortalité.

Le désir des âmes est le plus profond des désirs. Il vaut l'attente. C'est plus long. C'est si facile de céder au désir du corps. À celui de l'esprit aussi. On se dit, je vais jouir, cela sera bon, cela durera-t-il ? On se raisonne. Il faut prendre ce qui passe. Petite passe passagère. Plus ou moins passagère. On peut en vivre toute une vie de couple. Passagère. Les âmes demeurent en retrait. Elles se boudent. Forcément, elles ne se sont pas rencontrées. C'est qu'elles sont timides, les âmes. Si le corps et l'esprit prennent rapidement toute la place, elles se cachent derrière. Pour ne plus en ressortir. Pas étonnant que l'on se quitte si facilement. Quand les âmes ont réellement fait connaissance, elles deviennent sœurs. Inséparables même séparées. On ne rencontre pas l'âme sœur. Les âmes sœurs se rencontrent. Quand on leur en laisse le temps. Et que leur en vient le désir. Elles font alors un pacte secret. Nos âmes s'étaient-elles connues ? Serions-

nous encore ensemble ? Nous n'étions que mortels amants. Comment aurions-nous pu savoir si nos âmes s'étaient ou non juré fidélité ?

J'avais voulu la connaître. Je le lui avais proposé : « J'aimerais apprendre à te connaître. » J'ai compris, depuis, que la véritable connaissance amoureuse ne se fait pas par la conscience. Plutôt par le côté obscur du cœur. Seule notre âme peut y avoir accès. Autrement, c'est sans issue. Connaît-on jamais vraiment l'autre ? Chaque jour, je suis autre. Je dois sans cesse me rappeler qui j'étais la veille. J'aurais eu la prétention de savoir qui elle est chaque fois que nous étions ensemble ? Un jour, je vois un arbre. Le lendemain, j'apprends que c'est un chêne. Le surlendemain, qu'il a autant de racines que de branches. Puis, je sais son nom latin. Quercus. Puis autre chose encore. Cela n'en finit plus. Pourtant, pour me reposer sous son feuillage, y être bien, il suffit que je sache où il est. Où es-tu, toi contre qui j'aimais me reposer ? Pourquoi veut-on tant connaître l'autre, sinon pour se l'approprier. Le façonner à notre image. Change les natures et tu trouveras ce que tu cherches. Vieux rêve d'alchimiste. Rêve tenace des amoureux.

L'alchimie. Pourquoi n'y avais-je pas pensé avant ?

Cela arriva. Mon sentiment invita son émotion à danser. Ce ne fut pas qu'une danse. Ce fut cela et bien autre chose. Savais-je vraiment danser, au fait ? Tout s'enclencha comme si j'étais un danseur naturel. Comme si je l'avais dansée de temps immémoriaux. La musique ? Quel besoin de musique quand deux notes résonnent ensemble, vibrent ensemble, s'harmonise. La suite ? Nous serions-nous embrassés ? Aurais-je, ce même soir, poussé lentement la porte de sa solitude, enlevé ses réticences, une à une, dans une douce lenteur ? Me serais-je laissé mettre à nu tout aussi doucement. La chaleur nous aurait-elle envahis ? Aurions-nous frôlé nos fleurs de peau du bout des doigts, provoquant des décharges émotives ? La douceur serait-elle devenue peu à peu ferveur ? Aurait-elle ? Aurais-je ? Ou aurais-je été la victime du plus beau des rêves ? Entre nous, c'était bien. Il n'y a pas d'autres mots. Bien. Nous nous voyions peu, mais, chaque fois, l'impression de pas m'en être éloigné me revenait, comme l'eau s'installe naturellement dans le lit de la rivière qu'elle retrouve, peu importe la durée de son absence.

Jusque-là, j'avais une théorie. C'était ma théorie de petits bonheurs. Ils s'étaient succédé dans ma vie de solitaire. Je les avais adoptés. Un à un. Puis regroupés dans une confrérie. Assistance mutuelle et entraide Comment être bien en ce bas monde, puisque le monde est, en effet, parfois si bas. Ainsi, je pouvais regrouper le café frais avec la musique, ou avec la lecture, ou avec les deux. Tantôt ainsi, c'était la marche, la virginité du jour, l'odeur des plantes, le chant des oiseaux, que je pouvais combiner. Manège de solitaire ? Lorsqu'elle survint dans ma vie, je lui fis d'abord une place à part. Mes petits bonheurs étaient susceptibles. Je ne voulais pas trop les perturber. Ils étaient bien capables de ficher le camp. J'étais peut-être naïf. On ne peut pas caser notre amour dans un compartiment. Il est partout. Doit-on pour autant faire le sacrifice de ses petits bonheurs ? Je les ai perdus. Je les avais négligés. Je ne me sentais pas malheureux pour autant. J'ai appris à vivre sans. On peut le faire longtemps. Des déserts ont remplacé des plaines et des forêts. Personne ne s'en est véritablement aperçu. Cela s'est fait dans l'inconscience de l'humanité. Les êtres font avec. On appelle cela la capacité d'adaptation. Les êtres malheureux, pas de souffrance physique, c'est autre chose, ne sont-ils pas, en somme, des inadaptés d'un désert intérieur qui les aura envahis trop rapidement ? Ni bonheur, ni malheur. Juste la vie qui se poursuit. Mais est-ce la vie ?

Un jour, nous étions intimes depuis peu, je lui racontai un rêve. Une femme est seule dans un champ. Son visage est si lumineux que je ne parviens pas à distinguer ses traits. J'avance lentement. Difficilement. Jamais je n'ai vu champ si fleuri. Tellement que je dois attendre que les fleurs me laissent passer. Je n'ose les piétiner. Il y a des marguerites, comme il se doit, mais aussi des boutons d'or, des épervières orange, des violettes, de la chicorée sauvage, de l'herbe à dinde, de la mauve musquée, du myosotis, de la silène enflée, de la verge d'or, et

d'autres encore dont j'ai oublié le nom, dont je ne le sais. Toutes m'observent. Toutes réagissent à mes moindres mouvements. Je ne me sens ni menacé, ni déplacé. Quelque chose en moi d'incontrôlable se met à orchestrer la lenteur de mes mouvements. Au même moment, hors de moi, mon regard est attiré. Vers la droite. Un hêtre majestueux. Une échelle y est apposée. Je dois choisir ; aller vers l'inaccessible femme lumineuse, où me rendre jusqu'à l'échelle, y grimper, vers l'autre inconnu. Les fleurs tiennent conciliabule. Elles me disent, à l'unisson : la solution d'un problème se trouve souvent dans ses données. La perplexité m'envahit. Je ne connais ni la nature du problème, ni ses données. J'en devins complètement paralysé. Pourquoi diable mon cadran s'alarme-t-il ainsi quand je veux dormir mes rêves ? Deus ex machina ?

Elle avait écouté attentivement. En échange, elle me raconta une histoire. Telle était sa générosité. « Jadis, il y a de cela fort longtemps, me dit-elle, l'Alchimie avait été mise au ban de la société. Elle dérangeait. Il est vrai qu'elle définissait son art comme celui d'effacer les conséquences de la chute originelle. Elle défiait les bons Pères. Elle les heurtait. On la suspectait d'avoir fait un pacte avec tout ce que le monde a de plus mauvais. Drapé de sa certitude, accompagné de son arrogance, un théologien vint la rencontrer. L'histoire ne dit pas son nom. Sait-on vraiment le nom de son père ? De leur confrontation naquirent deux filles. L'une s'appelait Chimie. Elle était curieuse de tout, mélangeait de mystérieuses substances, broyant pour cela des minéraux, y ajoutant certaines fleurs, qu'elle allait cueillir tôt le matin, la rosée devait encore les imprégner, y mettant autre chose aussi, disait qu'elle trouverait bientôt la formule qui rendrait les gens heureux. Indéfiniment. L'autre la suivait, rêvassait toute la journée, ne semblait guère prêter attention à ses expériences. Au bout d'un certain temps, sans doute agacée par son attitude, Chimie demande à sa sœur ce qu'elle comptait faire, elle, pour sauver le monde. Je les aiderai à extraire de riches substances en ces lieux intérieurs qui sont au-delà de leur esprit, lui répond-elle. Le Moi sera ma matière brute. Le Sois mon athanor spirituel et temporel. Elle s'appelait Psycho. Comme sa mère, elle osait s'attaquer autrement au redoutable problème du mal original. Tout ne venait-il pas alors du péché ? Remonte à la Mère, conclut-elle sans vraiment conclure son histoire. Puis redescend vers la fille. La femme lumineuse t'attendra. » Elle aimait bien quand une énigme s'installait ainsi entre nous.

Peu après, elle me dit que c'était enfin le temps. Quel enfin avais-je enfin le droit de ne plus attendre ? Elle me demanda d'être patient, de l'amener à cette adresse, en voiture, elle n'en avait pas, n'abusait pas du fait que j'en avais une. Elle était indépendante à ce point. Je me prêtais à son désir, lui non plus n'en abusa pas. Elle avait tant de retenue. Nous partîmes à l'heure précise qu'elle avait déterminée.

Il fallait être sur place tout juste à l'aurore. J'étais, je l'avoue, circonspect devant tant de mystère. Je la sentais joyeuse. Elle m'avait ménagé une petite surprise. C'est ici, dans ce parc, que cela se passa. Pas sur ce banc, sur l'autre, le troisième, celui qui fait face aux résidences du début du siècle. Du vingtième. Évidemment. À sa droite se trouve une maison qui pourrait être du dix-huitième, mais qui date plus vraisemblablement du début du dix-neuvième. Mon imaginaire allait adopter ce parc. J'aurai toujours l'impression d'y être dans une partie très ancienne de moi, datant d'une époque, ma petite enfance, où tourner le coin de ma rue était me rendre au bout du monde.

Nous nous assîmes et attendîmes. Il vint.

- Voilà l'alchimiste, me dit-elle.

Un tableau de Teniers le jeune surgit dans mon esprit. Un vieil homme est assis à une table, vêtu tel une sorte de magicien, dans une pièce sombre. Mon travelling intérieur s'attarde au sablier, puis va vers les flacons, fioles, récipients divers, déposés çà et là par la main du peintre, s'arrête un instant devant un gros chaudron, descend vers un assistant de dos qui attise le feu, remonte au vieil alchimiste. Celui-ci tient un livre d'une main, mélange quelque chose de l'autre, observe de biais un de ces instruments servant à extraire on ne sait trop quoi. Mon impression s'étonnait en comparant ce souvenir et celui qui s'approchait de nous. C'était un homme entre la fin de sa jeunesse et le commencement de sa vieillesse qui portait veston chic et cravate de bon goût. Pas comme un fonctionnaire. Non. Comme un défi à la trop facile tendance à tout normaliser qui nous habite. Son visage semblait si calme, si serein. Je crois qu'il s'habillait ainsi pour que le Temps se porte mieux.

- Je fais toujours cet effet quand on dit de moi « voilà l'alchimiste, » dit-il d'abord à mon étonnement. Je passe ici tous les jours à la même heure, me dit-il ensuite. Il est rare que quelqu'un m'y attende. Mais ce matin, je m'y attendais. Je suis poète et alchimiste. Je préfère le premier titre, mais je n'ai aucune gêne à porter le second. La poésie n'est-elle pas un art alchimique, puisant ses matériaux dans l'inconscient, recherchant l'absolu mélange ?

Je me retournai. Elle n'était plus là. Je ne m'en offusquai pas. Cela devait sûrement faire partie de son jeu. Elle me rejoindrait plus tard.

- Je vois qu'elle ne vous a pas parlé de moi. Je reconnais là sa grande discrétion. L'alchimie est la plus mésestimée des sciences. Pourquoi la mère du poète est-elle ignorée, alors que sans elle il n'y aurait pas de poèmes ? Saviez-vous que de grands savants s'y sont intéressés ? À l'alchimie, je veux dire. Ils sont, en quelque sorte, retournés aux sources du savoir. Mais ce n'est pas pour suivre une leçon d'histoire de science que vous êtes ici. Et l'alchimie est bien plus que cela. Il y a une énigme à résoudre entre vous, m'a-t-elle dit ?

Je me sentis soudain sur la corde raide. Comme un funambule. Un mauvais jour. Il sait qu'il maîtrise parfaitement sa technique, mais il se dit qu'il pourrait

bien tomber, malgré tout. Mauvais jour. Je décidai de détourner l'attention du public.

- Pourquoi certains êtres sont-ils chaque fois déçus ?

- Vous faites allusion à l'amour. C'est plus compliqué que cela. La source de l'amour est dans son archétype, cette empreinte profonde de l'âme, ou psyché, comme on se plaît à la nommer, à laquelle se confronte le désir amoureux. C'est par rapport à l'archétype de l'amour qu'il a en lui que chaque amoureux vit, sans en être conscient, la distance qui le sépare de l'amour pleinement comblé. Ce manque n'est pas nécessairement tragique. Il ne se vit bien, cependant, que s'il est plénitude. L'âme a ses exigences qu'on ne connaît pas mais qu'on ne peut pas ignorer. Là réside le grand paradoxe de l'amour. Mais il n'est pas le seul paradoxe amoureux à nous habiter. Il y a aussi l'encre de l'oubli avec laquelle s'écrivent les maux de notre avenir, alors qu'on croyait l'avoir jetée à tout jamais dans les latrines de notre inconscient.

- Nos choix nous appartiennent-ils vraiment ?

- La femme lumineuse de votre rêve vous attirait. Le mystère est le miel des femmes. Nous sommes des ours impénitents. Rien ne nous rend plus fou que le miel. Pourtant, vous étiez plein de retenue. À en être paralysé. L'arbre de la vie, solide, bien enraciné, à l'écart, dominant ce champ, vous appelle peut-être vers votre autre attirance profonde. L'absence ? Vous seul le savez. L'humoriste n'a-t-il pas dit, sage adage, « tout est en nous et réciproquement. »

Il se laissa absorber de l'intérieur, dû pour cela se taire quelques minutes. « Saviez-vous que Psycho est la véritable héritière d'Alchimie ? » dit-il en se désabsorbant. « Comme sa mère, elle a choisi de fréquenter la route de tous les dangers. Elle cherchait réponse aux insondables problèmes de l'âme au-delà de toute conscience. Ce qu'il y a de plus étrange, voyez-vous, c'est qu'elle en ait acquis une telle respectabilité, même auprès de l'Église, alors que sa mère était si dépréciée. Autre paradoxe : il est parfois plus facile de vivre en accord avec ses peurs que de vivre en accord avec ses désirs. Maîtrisez d'abord ce qui vous meut. Il sera ensuite temps d'y accorder enfin vos désirs, quels qu'ils soient. »

- Je sens que je vais tomber.

Il me regarda intensément.

- Nous avons tous une façade à maintenir. Qu'elle est notre plus grande faiblesse, sinon que d'être amoureux ? Mais peu importe la faiblesse. En ressentir une n'est jamais réjouissant. Pourtant cela le devrait. C'est par une faiblesse que commencent nos plus riches aventures. Au bout du compte, ceux qui pourraient s'en moquer vont vivre les mêmes angoisses. Ils y viendront. Croyez-moi. Tôt ou tard. Ou bien ils s'en serviront comme d'un tremplin, ou bien ils s'enfermeront avec elle. Comme cette triste histoire que m'a racontée une cinéaste de passage. Son amie lui avait écrit depuis un Couvent où elle croyait avoir trouvé refuge. Elle n'aura pas eu le temps de la revoir une dernière fois. Qui pouvons-nous ?



Pour nous, les hommes, c'est différent. Nous devons tellement faire comme si nous étions les plus forts. Au fait, c'est son enfance brisée que la cinéaste était venue partager avec les gens de cette ville. Peu sont allés voir son documentaire. Les mauvais souvenirs d'enfance, même ceux des autres, sont trop souvent laissés pour compte. Y a-t-il pire que d'être en manque de vérité ?

Qu'avait-elle tenté de me faire comprendre, en me mettant sur la route de ce poète alchimiste ? Qu'est-ce que je cherchais au juste ? Comme tous les hommes ? Le retour de l'époque où j'étais le petit roi ? Où je pouvais aller et venir entre la table familiale et ces champs d'aventures que je dominais de mon imagination ? J'étais aimé pour cela. Maman laissait résonner en elle l'écho de mon amour. Y trouvait plaisir même. Était-ce cela ma quête ? Que mes rêves trouvent celle en qui l'écho de mon tout premier désir amoureux puisse résonner à nouveau ? En laquelle il puisse s'amplifier sans retenue ? L'amour n'est-il donc que puéril transfert ? Peut-être, au contraire, est-il si différent du premier désir amoureux que beaucoup d'hommes cherchent, sans le réaliser, à le rendre semblable, de peur d'en être trop effrayé.

Nous étions nous salués où étais-je trop absorbé pour avoir fait cette usuelle offrande à la civilité ? Je me le rappelais maintenant s'éloignant de dos, avec l'incertitude d'avoir semé en moi le peu qu'il pouvait y déposer. Depuis tantôt, j'en avais eu le temps, mes souvenirs avaient vagabondé avant de me ramener vers ce à quoi je n'avais pas songé spontanément. Ainsi l'amie d'une cinéaste de passage s'était réfugiée dans un Couvent.

La coïncidence était trop forte.

Un homme et une femme. Sarraus blancs. Écritoires en main. Ils pénètrent dans une pièce. La femme regarde vers un des coins de la pièce où quelqu'un, recroquevillé, se tient coi. Elle a l'air désolé. Elle semble pourtant de la trempe de celles qui en ont vu bien d'autres. Mais quelque chose de profondément attristant habite les lieux. Cela se sent. Cela se palpe presque. Son air vient aussi de l'impuissance qu'elle ressent. Le mutisme du patient est désormais total. Depuis plusieurs jours. L'homme qui l'accompagne a une attitude plus froide, plus technique. Il a cessé depuis longtemps de s'émouvoir. Ses rares illusions l'ont trahi, de plus. Bref, il a plus de quarante ans. La femme n'en est pour sa part qu'à la mi-trentaine. Soudain, l'homme fait signe à la femme. Il vient d'apercevoir une enveloppe. Il l'ouvre, lit quelques lignes des feuilles qu'il y trouve, puis les passe à la femme. Ainsi donc, le patient a eu un ultime sursaut. Ainsi donc, la parole s'est fait encre avant que de se taire pour de bon. Cela serait consigné au dossier du patient.

Mue par on ne sait trop quel ressort émotif, la femme se met à lire à voix haute :

Auteur anonyme

Époque : XXI<sup>e</sup> siècle

Il n'y a jamais qu'une seule intrigue. Chaque jour est une légère déviation de trajectoire. Jusqu'à ce que la fin ne soit plus la même. Peut-être bien la même, après tout. Qui sait ? La fin ne nous est jamais donnée. Tout part pourtant de là. Tout nous semble alors d'une telle évidence. Prenez cette intrigue-ci. Un homme et une femme étaient seuls. Tous deux seuls. Simple non ? En apparence. Cet homme seul se fit écrivain afin de se rapprocher de cette femme seule dont il fit son unique lectrice. Cela ouvrit toute une gamme de possibilités où s'entre pénétraient l'univers de l'écrivain et celui de ses personnages. L'histoire plut à un producteur de cinéma. Il l'avait lu par amitié, fut séduit par intérêt, la fit mettre en scène par la suite. Dans les idées. Un réalisateur prit le relais. Très intimiste, la caméra alternerait, décida-t-il, entre le quotidien de l'homme et de la femme, où les acteurs se côtoieraient, feraient connaissance, où l'homme chercherait à établir le contact amoureux, et les scènes où, personnage central, j'enquête sur une femme disparue tout en cherchant à comprendre pourquoi une autre femme a disparu de ma vie. On ne verrait jamais les deux disparues. Même à la fin. Triste dénouement que cette fin. On y entendrait la voix de la disparue qui... Cette toute dernière scène se voudrait particulièrement dense d'émotion, la caméra passant de la lassitude exprimée par la disparue, dans ses peu de gestes, dans ses peu de mots, à la flamme tremblante d'une bougie, symbole de l'infinie solitude. Tout fut en place. L'équipe avait repéré les lieux du tournage : quelques lieux publics et privés de la ville où joueraient les acteurs principaux, d'autres lieux, ceux où je mène mon enquête, un couvent, un café dans un village, un musée d'art, un petit parc, le lieu final enfin, un

appartement, au quatrième. Il n'y avait plus qu'à débiter le tournage. Impossible. L'actrice principale ne voulut plus jouer. Pourquoi ? Le rôle lui allait pourtant bien. L'acteur principal ne la détestait pas. Au contraire. Mais c'est comme ça. Rien ne se passait. Que se passera-t-il ensuite ? Chacun retournera chez soi. L'histoire se mettra en hibernation. Après tout, la vie c'est du cinéma, le cinéma c'est sa vie.

Pourtant ce qui s'annonçait était prometteur. Les acteurs principaux s'étaient vus à plusieurs reprises. Vous savez comment sont les acteurs. Beaucoup plus sensibles que la moyenne des gens. Or ces deux-là s'accordaient plutôt bien, dit-on. Quelque chose passait entre eux qui se sentiraient dans leur jeu, en était-on convaincu. La Rumeur avait même commencé à les avoir à l'œil, elle qui se tient particulièrement à l'affût d'une histoire à répandre quand il s'agit d'acteurs. Un peu dépitée tout de même, dame Rumeur ; ils étaient seuls l'un et l'autre. Pas de ragots possibles donc. Tout était dans les limites du gentil petit potin à raconter le dimanche matin à la sortie de la messe. Paraîtrait-il soutenait qu'On les avait vus se promener longuement ensemble, quelque part, près d'un cours d'eau. C'est d'un romantique - disait Dit-on. Le Dit-on en question se gardait bien de préciser où On les avait vus, encore moins d'informer On, qu'il connaissait en fait par Paraîtrait-il interposé. Ça faisait beaucoup plus vraisemblable ainsi.

Pourquoi n'avait-elle plus voulu jouer ? J'avais mon hypothèse. Je ne suis pas un privé pour rien. J'écoute, j'observe, j'interroge. Discrètement. L'actrice connaissait l'acteur depuis quelques années. Ils se voyaient de loin, de proche, toujours furtivement, toujours se tenant des propos qui semblaient ne pas leur appartenir mais avoir été mis dans leurs bouches pour la circonstance. On rencontre ainsi, dans nos propres vies, plusieurs fois les mêmes êtres, personnages sommes-nous d'un plus grand jeu qui nous échappe. Puis un beau jour, le dialogue change. Il devient moins stéréotypé. Plus intimiste. C'est ce qui leur arriva. Ils n'avaient jamais jusque-là été pressentis pour jouer dans un même film. Le réalisateur avait eu l'idée de les présenter l'un à l'autre quelques mois avant le début du tournage. Il leur avait demandé de travailler à l'avance, ensemble, leurs scènes. Il voulait que le public sente une grande complicité entre eux. Il avait imaginé les faire jouer à la limite de leur propre réalité. Au début, l'acteur et l'actrice prirent plaisir à cette complicité souhaitée par le réalisateur. Elle lui raconta des bribes de sa vie, il en fit autant. Ils s'émurent, ils rirent, ils passèrent par d'autres émotions, sur une route qui devait s'avérer différente pour l'un et l'autre. Ils franchirent la frontière du langage, allant jusqu'ou où les mots se taisent. C'est là qu'ils se séparèrent. Quand on rencontre l'évidence et que celle-ci nous nargue, il vaut mieux s'y rendre. Ils ne pouvaient désormais plus jouer ensemble.

Partie sans laisser d'adresse. Formule consacrée. Telles ces statues qui assistèrent en silence au prononcé de la sentence, je m'isolai. J'étais bien. Elle me manquait. Paradoxe. J'avais en moi des traces d'elle, telles ces empreintes de l'oiseau envolé qui disent encore sa réalité. Ou tels les pictogrammes d'une langue morte, tracés sur des tablettes s'enfouissant peu à peu dans les sables mouvants de nos rêves. Elles resurgissent soudain, quand une contre poussée ramène son lot de souvenirs. À quoi tient alors la persistance du manque amoureux ? Faut-il, pour revendiquer comme sien ces signes d'un passé antérieur, en avoir été souffrant ? Mon manque était autre chose. Il était présence non pas de ce qui ne fut, mais précisément de ce qui n'aura pu que ne pas être. Un geste, un regard, une intonation auraient pu avoir été préludes, auraient pu n'avoir été qu'éphémères. La présence d'une telle présence la rend d'autant plus réelle que tout est sans cesse absent, que tout s'écoule à la fois. Autre paradoxe que je vivais dans la recherche de ce qui ne fut afin de l'éviter.

Pourquoi refusa-t-elle la grâce de l'inattendu ? À cause de ses propres souvenirs, ces vagabonds de notre vague esprit qui vont, qui viennent, libres de s'associer au moment, à la circonstance, au lieu qui leur plaît ? Quand les souvenirs oubliés, revenant nous hanter, sont plus forts que ceux qui errent encore dans la complainte du devenir, alors il vaut sans doute mieux vivre l'exil de soi-même. Qu'avait-il fait, Qu'avait-il dit ? La déclaration d'amour avait-elle été prononcée ou seulement laissée en suspend comme un artifice de mise en scène, tel en ces théâtres d'ombres chinois où tout est à la fois transparence et opacité ? Quel rôle y joua le temps, geôlier de nos sentiments, qui les offre en autant de présents à son insondable maîtresse, la Destinée ?

Ô *temps*... Il me vient ainsi à l'esprit de ces phrases bouées, surgissant inopinément sur l'étal de l'imaginaire. Il est vrai que j'avais appris mes classiques ; difficile de m'ôter de la tête ces sentences résistant à la lessive des ans, telles les taches d'encre sur les manches des chemises blanches. Il est vrai que nous rangeons docilement dans le tiroir de l'illusion tout ce qui s'accroche à la part rêvée de notre existence. D'autant, tout ce que nous vivons n'existe essentiellement que par l'intérieur. D'autant, tout n'est que perception. Mais il est vrai aussi que le présent ne se conjugue guère qu'à l'imparfait.

...*suspend ton envol*. Il y a le mythe, haïku de la pensée amoureuse, juxtaposition de l'immuable et de l'éphémère, et l'envie qui la ponctue. L'un et l'autre sont symétriques. L'un appelle l'autre. C'est dans cette attirance que se produit parfois un dérèglement du fragile mécanisme émotif qui les fait se tenir chacun à sa place. Je crois bien qu'elle avait assez vu son mécanisme se dérégler lorsque j'osai frapper à la porte de son magasin de porcelaine. C'était pourtant inscrit « FERMÉ ». Pour cause de réaménagement. Vers l'intérieur. Peut-être ramassait-elle encore les morceaux de sa fragilité, les regardant, les déposant, doucement, au même endroit.

C'est en revenant sur mes pas que je le revis. L'alchimiste. Cette fois, c'est lui qui était assis sur le troisième banc, là même d'où je l'avais vu lorsqu'elle m'avait mené à lui. Je l'abordai.

- Je vous cherchais.

- Quiconque cherche quiconque est toujours guidé par l'attente du sens.

- Vous n'allez tout de même pas m'apprendre mon métier.

- Certes. Ce n'est pas au privé en vous que je m'adressais. Mais j'y viens, puisque vous insistez. À force de trop anticiper, on oublie de se fier à notre instinct. Ce n'est pas dans la règle mais dans l'exception que se produit le changement.

- Elle a pourtant choisi la règle.

- Un point pour nous.

Il m'avait souri comme un complice qui s'apprête à jeter sur la table la carte maîtresse. « Savez-vous quels sont les symptômes de la dépression ? Sentiment de tristesse, douleur morale, désintéressement de tout, sentiment d'inutilité, tendance à se culpabiliser, pensées sordides... Je continue ? » Il vit à mon air que j'avais compris. Ce qu'il y a de plus triste chez l'espèce humaine, c'est sa tendance à s'isoler avec son malheur.

Un silence passait par là. Il nous vit, ne put résister à la tentation de s'immiscer entre nous. Quand un silence s'impose, il n'y a rien d'autre à faire que de se taire et d'attendre qu'il parte. Ce silence-ci s'attardait. Il avait une histoire à nous raconter.

Un jour, un Roi accepta de recevoir en audience un étranger qui insistait pour le voir. Le fou du Roi avait pourtant mis le Roi en garde : « On me dit Sire que cet homme n'a pas toute sa raison. Méfiez-vous de sa folie. La mienne vous est acquise. » Le Roi était fort intrigué. L'homme avait fière allure. Un air noble, une stature et un maintien qui laissait présager une intelligence supérieure. « Sire, dit l'homme, si j'ai sollicité cette audience, c'est pour vous avertir d'un grave danger. Jusqu'à présent, votre Royaume en est épargné. Tout est calme, vos sujets sont heureux, aucun ennemi ne vous menace, vous avez tout ce qu'un Roi peut souhaiter. Pourtant un tourment, ce ne sera d'abord qu'une vague inquiétude, va bientôt s'emparer de vous. » « Pourquoi ? » Lui demanda le Roi. « Comment puis-je laisser un tourment m'envahir, moi qui suis si bien entouré. » L'étranger s'inclina, puis s'en fut sans un mot de plus. « Je vous l'avais bien dit, lui souffla à l'oreille le Fou, il est fou. » Les jours passèrent. Le Roi se mit à jongler. « Qu'est-ce que le bonheur ? » en vint-il à se demander. « Suis-je réellement heureux ou ai-je seulement l'illusion de l'être ? » Un Souci, un Tracas, se mirent tous deux à le harceler. Il ne sut comment réagir. C'est bien connu que les rois naissent sans souci et que leur entourage fait tout pour s'assurer qu'ils le demeurent. Comme peuvent-ils, dans ces conditions, savoir réellement ce que c'est que d'être heureux ou malheureux. Le Roi convoqua son

Conseil : « Dites-moi messieurs ce qu'est le bonheur. » Grande perplexité. Chacun se regarda. Nul n'osa parler. Nul n'aurait su que dire de toute façon. Alors le Roi exigea que l'on interroge chacun de ses sujets. « Sire, osa dire l'un de ses conseillers, comment saurons-nous lequel de vos sujets possède la vraie réponse à cette grave question, puisque nous ne pourrions pas juger de la justesse de ses propos. » Le Roi en fut fort tourmenté. Il passa désormais ses grandes journées à se demander s'il était heureux. Plus il se le demandait, plus le mal de vivre s'incrustait en lui. Un marchand ambulancier lui offrit une poudre magique qui, prétendit-il, rendait heureux en quelques jours. Un cartomancien lui promit pour sa part que lui serait révélé le secret du bonheur grâce à un tarot qu'il tenait d'un ambassadeur venu d'un très lointain pays. C'était un défilement quotidien de charlatans de toutes espèces désireux de profiter du malheur du Roi. Le Roi finit par se mettre en colère et refusa de recevoir qui que ce soit, cessant même de s'intéresser aux affaires du Royaume. Le malheur s'étendit sur tout le territoire. Peu de temps après que le Roi se fut isolé, l'étranger revint. Il demanda à nouveau audience. Aussitôt qu'il apprit son retour, le Roi accourut sans plus attendre vers lui. « Vous voilà, lui dit-il, Comment pouviez-vous savoir que je serais malheureux ? » L'étranger répliqua : « Je ne le savais pas. Si un seul doute a pu miner ainsi votre Royaume, c'est que vous avez cherché à l'extérieur de vous ce que vous ne pouviez trouver qu'en vous. » L'étranger s'en fut. Le Roi comprit. Son pouvoir royal ne pourra jamais guérir le moindre de ses tourments. Il devait accepter.

Le texte s'arrête précisément là. Il n'y a pas même de point final. La femme en est si troublée qu'elle en ajoute un spontanément. L'homme fronça les sourcils. Il a saisi à quel point l'absence de point final est révélatrice. La femme ne voit pas réagir l'homme. Son regard est attiré par une note en marge du manuscrit, ajoutée à la plume, vraisemblablement par l'auteur du texte : « Vais-je demeurer longtemps en pénitence ? Ma faute est pourtant vénielle. Et puis, il y a les circonstances atténuantes. Comment résister à une telle tentation ? »

Elle est assise face à l'homme et à la femme. Pour une seconde fois.

- Nous sommes perplexes, dit l'homme. Il n'a plus dit un seul mot depuis plusieurs jours.

- C'est un cas unique, ajouta la femme comme pour l'excuser.

- Il se parlait beaucoup, reprit l'homme. Il se racontait une histoire, dans laquelle il fait une enquête. Nous avons tout enregistré. Tous ses dialogues, tous ses monologues. Il y a deux femmes. Nous avons fini par comprendre que c'est la même. Vous. Enfin, le Vous qu'il imagine.

- Il ne parlait pas tout le temps, corrigea la femme. À la cafétéria, reprit-elle, des grands moments dans la journée aussi, il ne disait mot. Il était alors, comment dire, une sorte d'automate.

Elle aurait pu ajouter que l'homme s'était immiscé une fois ou deux dans le dialogue solitaire du patient, mais elle ne le fit pas.

- Il y a une ambiguïté, reprit l'homme sans sourciller. La référence à Antigone. Les Grecs anciens font la distinction entre *Philein*, attachement, et *Eros*, désir. Que fait Éros dans votre tragédie ?

Elle tressaillit. Le coup avait porté.

- Je sais que nous vous l'avons déjà demandé. Vous êtes certaine qu'il ne désirait qu'être votre interlocuteur privilégié ?

- Avez-vous déjà demandé au silence de s'exprimer, dit-elle avec une grande tristesse dans la voix. Je vous l'ai pourtant expliqué. L'amour m'a trop fait souffrir. J'étais contente de passer des moments d'amitié avec lui, sans engagement amoureux. Au début, quand nos rencontres sont devenues de plus en plus silencieuses, je ne m'en suis pas trop inquiété. J'aime le silence, lui aussi. Puis j'en suis venue à croire qu'il m'en voulait de nos trop rares rencontres. Je suis une si grande solitaire. J'ai compris que ce n'était pas le cas. Il y avait une telle sérénité en lui. Comme s'il avait changé de monde. J'ai alors décidé de couper les ponts. De faire tomber l'échelle.

La femme manifesta soudain un intérêt.

- Il aimait bien l'idée que nous avons mis une échelle entre nous. Quelques semaines se sont écoulées. J'ai repris contact. Il me manquait. Il avait beaucoup maigri. La suite, vous la connaissez mieux que moi. J'ai appris, quelques jours après, qu'il était ici.

- Il ne vous a donc jamais manifesté autre chose que de l'amitié ?

La femme baissa les yeux, un peu gênée, faisant comme si elle regardait ses notes. Elle ne savait que trop bien qu'elle ne fit que poser autrement la même question.

- Que puis-je vous dire d'autre ? Nous avons peur. J'avais pris mes distances avec l'amour. Lui aussi. Nous étions chacun naufragés sur notre île. Son visage changea subitement. « L'alliance ! Cela me revient. » La femme lui sourit. « Une fois, nous discussions du grand amour. Pourquoi si peu semblent le vivre ? Il avait

sa petite théorie. Selon lui, tout se passe entre les âmes. Elles font un pacte sans que nous le sachions. Il a ajouté, se regardant attentivement les doigts des deux mains : « Dans quel doigt, crois-tu, se porte l'alliance des âmes ? » Je ne compris pas alors le sens de sa question. Il pouvait être si déconcertant. » Elle ne put s'empêcher de pouffer de rire. « Excusez-moi, dit-elle en retenant ce rire à la mesure de la tension intérieure qui l'habite, il a tant de difficulté avec sa droite et sa gauche. » Elle se tut un moment, le temps de prendre un air sérieux. Il y en avait tout plein dans le cabinet où elle se trouvait. Elle poursuivit. « Je lui ai répondu par une question : « Et si notre âme était vouée d'avance à une infinie solitude ? À quoi bon une alliance alors. » Il m'a souri, puis il m'a dit : « La Destinée est alchimiste, quoi que l'on fasse ou que l'on ne fasse pas, nous n'avons pas, comme elle, pouvoir de transmutation. Ne te désole jamais, ne me crois jamais ailleurs ; je serai là où tu es, ma précieuse amie. » Peut-être avait-il le pressentiment de ce qui allait lui advenir. Peut-être a-t-elle commencé sur Terre, son infinie solitude. »



Tu es venue au temps de la défaite  
alors que le froid de l'âtre était éteint  
Roland Giguère, *L'âge de la parole*

En sortant, elle s'arrêta, observa longuement les lieux ; d'abord le vieux Couvent devenu Hôpital psychiatrique, ensuite le studio du photographe, de l'autre côté de la rue, puis l'allée s'engouffrant sous les noyers cendrés, donnant sur le jardin d'arbustes floraux, appelant vers une croix de chemin, un peu plus loin. Puis elle se dirigea vers sa voiture, mis la clé dans la serrure de la portière, hésita quelques secondes, la débarra, l'ouvrit, s'installa au volant, mis ses verres fumés, démarra lentement, quittant ces lieux où elle n'allait revenir chaque fois qu'avec tristesse. Sur le siège du passager se trouve une boîte de cassettes. Elle la monte chez elle, les écoute toutes, dormant peu, mangeant peu. Elle installera le magnétophone sur sa table. S'y trouvera déjà une liasse de feuilles et une plume. Elle éteindra, allumera une bougie, remettra la première des cassettes dans l'appareil, prendra la plume, hésitera quelques secondes, démarrera le magnétophone.

Elle se sera mise à écrire :

- J'ai fait quelques changements. Me pardonneriez-vous, unique lectrice ?
- Ne recommencez plus. Je vous pardonne.
- Je pensais à un pardon urbi et orbi

*Eros anikate makan*

Une larme sera tombée sur sa feuille.

Es-tu infiniment seul,

mon privé,

*mon âme sœur.*